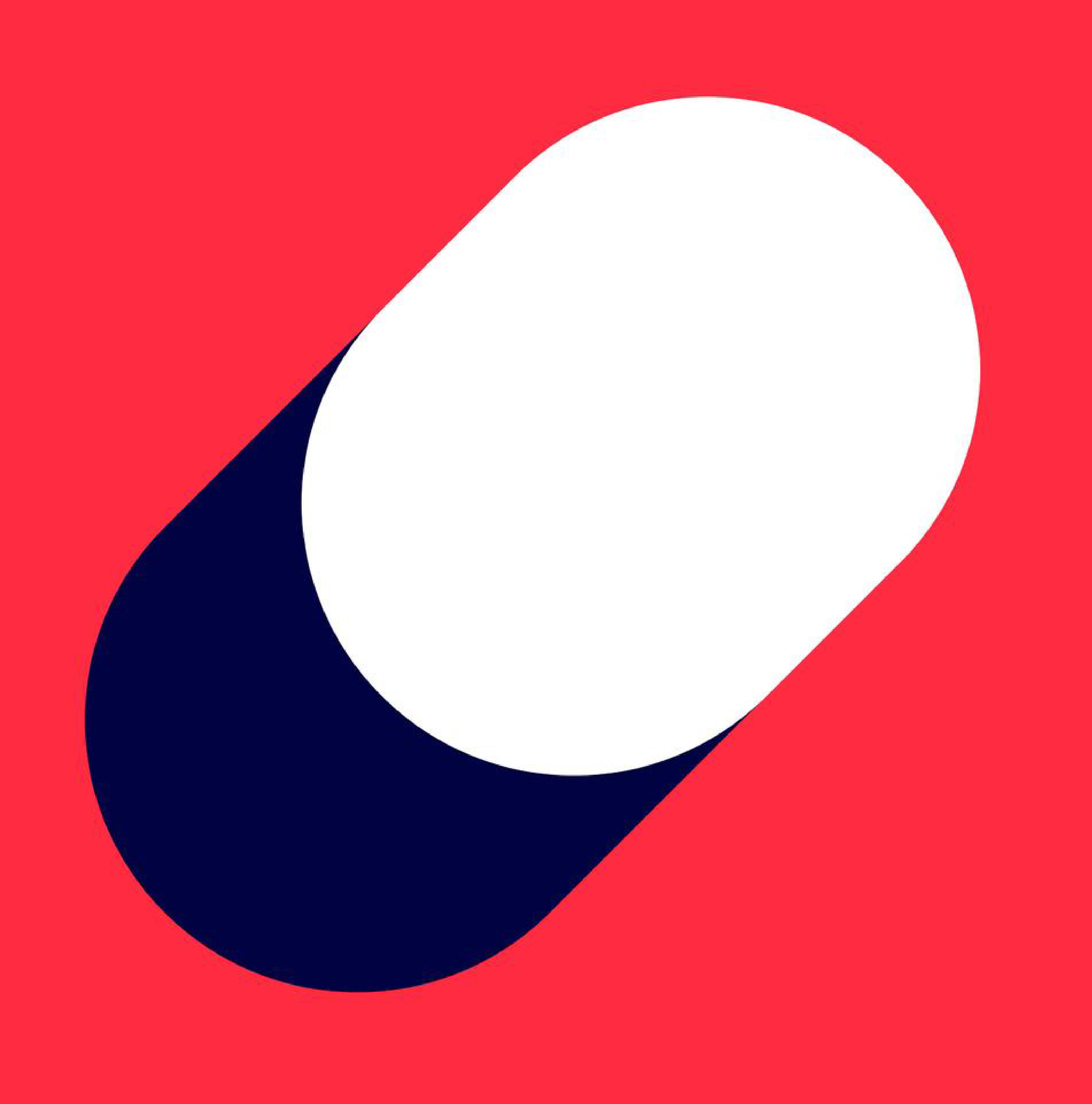

maze
DÉCEMBRE 2016 57
DOSSIER
UTOPIE
ENTRE RÊVE
ET RÉALITÉ



CAPSULE

FESTIVAL DE MUSIQUES ÉLECTRONIQUES
16/17 DÉCEMBRE 2016
LAMBALLE / FR

The Hacker "Italo disco" set | Mall Grab | Tepr | Parfait

Kane West | Crab Cake Corp | La Meulerie family | Lambert Duchesne | Voyou

Expo + Atelier de sérigraphie | Capsule Sonore n°1 | "Kodomo Dansu" : boum pour petits & grands

WWW.CAPSULE-FESTIVAL.COM

ÉDITO

L'année qui s'achève nous en aura fait voir de toutes les couleurs. Incapables : nos démocraties occidentales se sont révélées incapables de faire face à des enjeux aussi importants que prévisibles. Nous continuons d'avancer dans des directions qui nous mènent tout droit aux conflits, en répétant inlassablement les mêmes erreurs que celles qui ont conduit, il n'y a pas si longtemps, à l'irréparable.

À bien des égards et dans bien des domaines, l'année écoulée représente l'archétype, la représentation parfaite de tout ce que nous souhaiterions oublier, réécrire entièrement. Est-ce que tout ce qui nous secoue va s'arrêter au premier jour de 2017 ? Certainement pas, et dans un an, si tout reste ainsi, nous en tirerons les mêmes conclusions.

Alors, nous avons décidé de réfléchir, pour le dernier numéro de l'année, à de nouvelles formes de vies en commun. Ne nous faudrait-il pas une utopie pour reconstruire nos sociétés ? Le dossier en couverture de ce nouveau numéro peut sembler déconnecté de l'actualité au premier abord, mais en réalité, il n'a jamais été aussi actuel, il ne nous a jamais semblé aussi nécessaire.

L'année qui s'ouvre nous promet bien des événements, elle ouvre la voie à bien des déceptions mais elle est aussi pleine de promesses, de possibilités de changement. Tout ne se vaut pas, et les décisions que nous prendrons individuellement impacteront durablement notre société. Contrairement à ce que l'on aime nous répéter, nous avons un rôle à jouer. Plus que jamais.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin.
Adresse de gestion : 4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Victoria Stampfer pour Maze Magazine

CE MOIS

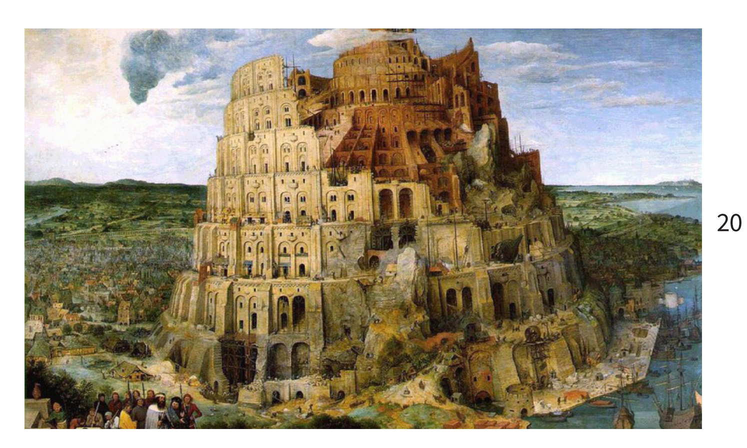
N°57



50



15



20

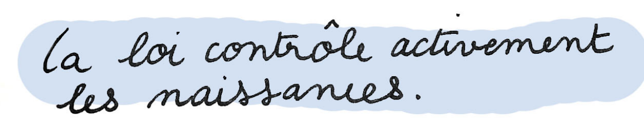


55

La politique chinoise de L'ENFANT UNIQUE 一胎制

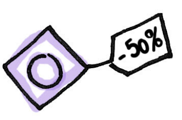
La politique de l'enfant unique a servi en Chine de 1979 à 2015. Elle a été mise en place par le Parti Communiste chinois pour contrôler les naissances.







(et le prix des capotes est dérisoire)





Les couples qui ne respectent pas la loi risquent une amende.



很多钱!

PARCE QUE POUR EUX, LA TRADITION EST TRÈS IMPORTANTE



MA PROF DE 听力

« LEUR 1ER ENFANT, C'ÉTAIT UNE FILLE.



LEUR 2E ENFANT, ENCORE UNE FILLE !



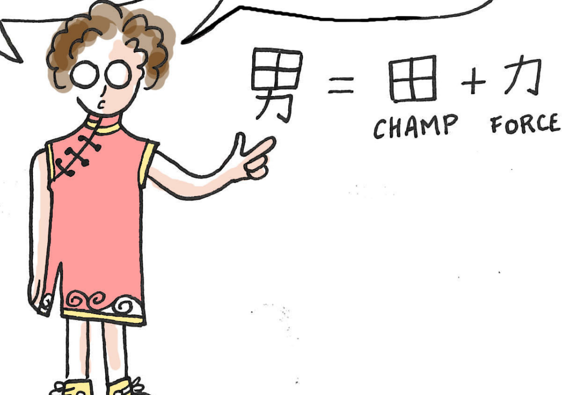
ILS ONT RETENTÉ LE COUP.
ILS N'ONT PAS VOULU RESTER SUR CES ÉCHECS.
PAS DE CHANCE, JE SUIS NÉE !





Plusieurs raisons expliquent que les chinois·e·s préfèrent les garçons.



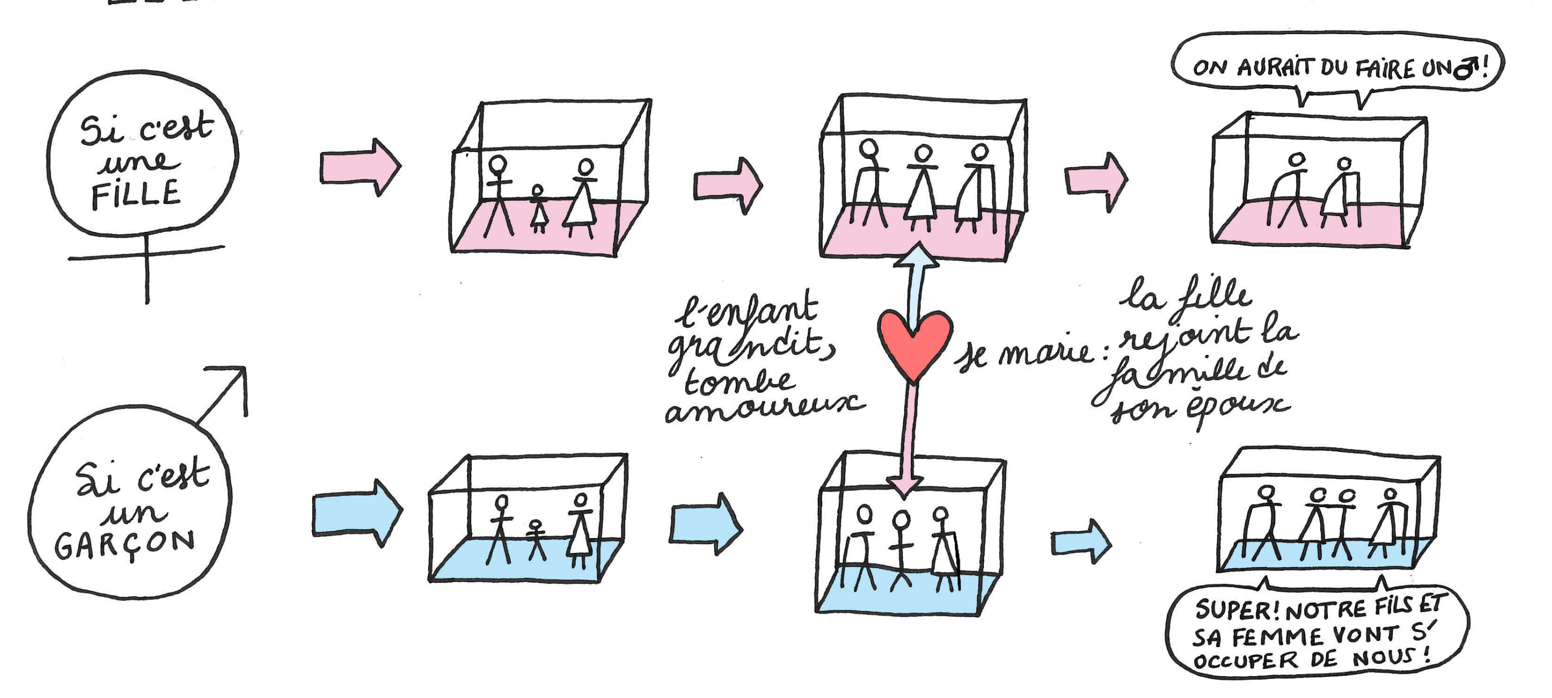


Pourtant, depuis le communisme, les femmes travaillent autant que les hommes !

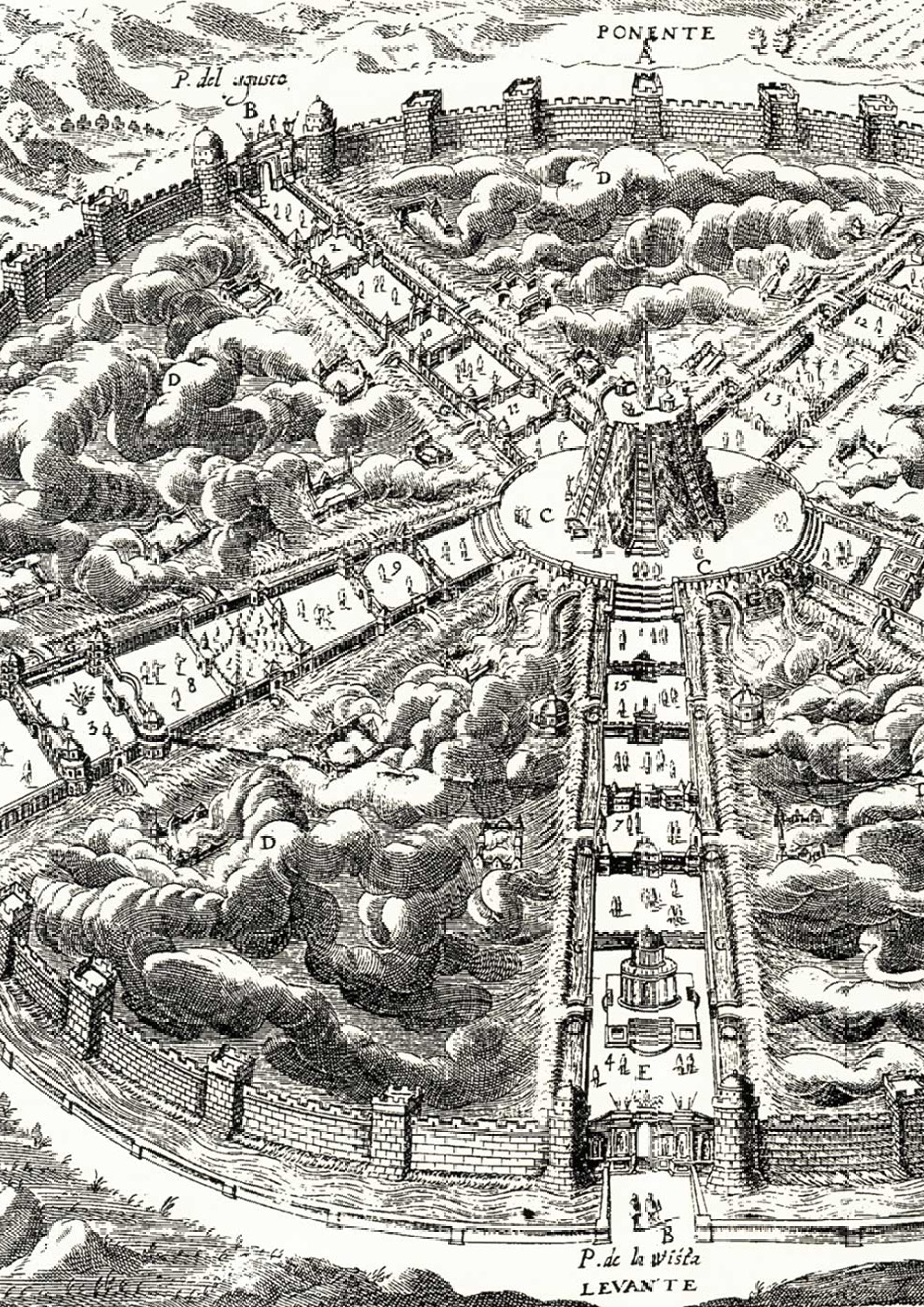


En vérité, c'est surtout dû au système patrilinéaire (ce sont les fils qui perpétuent la lignée).

EXPLICATION :




DONC MIEUX VAUT AVOIR UN GARÇON !
SURTOUT À LA CAMPAGNE OU LES AIDES SOCIALES SONT PRESQUES INEXISTANTES
LA POLITIQUE DE L'ENFANT UNIQUE A ÉTÉ LA CAUSE DE NOMBREUX MEURTRES
ABANDONS
AVORTEMENTS FORCÉS
(DE PETITES FILLES)
MAIS BON IL PARAÎT QUE C'EST FINI
POUR maze


PONENTE
A
P. del agusto
B
D
C
C
D
D
E
E
B
P. de la wista
LEVANTE



Thomas More, Ecole Parallèle Imaginaire

DOSSIER

UTOPIE, ENTRE RÊVE ET RÉALITÉ

Paul De Ryck

Oscar Wilde écrivait qu' « aucune carte du monde n'est digne d'un regard si le monde de l'utopie n'y figure pas ». L'utopie, que l'on définit souvent comme une société imaginaire idéale, délestée de tous ses maux, pourrait-elle donc trouver sa place dans le monde réel ? Alors que l'on célèbre cette année les 500 ans de la publication de l'ouvrage fondateur sur ce sujet, Utopia de Thomas More, ce dossier aura comme toile de fond cette interrogation existentielle : l'utopie peut-elle être réalisée ?
Projet politique, idéologique, qui trouve une place abondante dans l'art, le cinéma mais également la littérature, de Ray Bradbury à Mario Vargas Llosa, en passant par la société totalitaire décrite par Orwell dans 1984, la question de l'utopie a toujours déchaîné les passions et les tentatives d'application dans notre monde réel. Car dans tout projet utopique, il y a cette dimension sous-jacente de sa possibilité d'existence dans nos sociétés ; l'architecture, notamment sous l'influence du Corbusier, en a fait une source d'inspiration principale en souhaitant concevoir un environnement propice à une société utopique plus juste. L'évolution de la photographie soulève elle aussi la question de l'utopie : est-il possible de recréer la beauté de ce que nous voyons ou notre appareil, téléphone nous présentera-t-il toujours un prisme déformant de la réalité ?
L'utopie est donc un projet rêvé d'une société idéale ; quelle est pour autant la place de l'individu au coeur de cette conception collective, de cette construction sociale et politique qui met en avant une communauté plutôt qu'un individu ? La frontière entre utopie et son contre-discours, la dystopie, est ici poreuse. La politique sécuritaire de certains gouvernements occidentaux au nom d'une sécurité qui serait un idéal démocratique - avec les dérives qui en résultent - ne rappellerait-elle pas à certains égards la société orwellienne ?
Face à toutes ces questions, il semble prééminent de déconstruire cette conception de l'utopie, de son usage. Les mots ont une importance, et la connotation que l'on en fait tout autant : quand on parle d'une « vision utopique », on a souvent à l'idée qu'elle est impossible, car détachée du monde réel, et qu'elle n'a ainsi que peu de pertinence. Et pourtant, elle peut influencer les modes de pensée, et inciter à oeuvrer en direction de cette utopie. Alors utopie, rêve impossible ou réalité ? Bien prétentieux est celui qui pourra y répondre.

LA SÉCURITÉ NATIONALE : UNE OBSESSION PRÉSIDENTIELLE ?

Marion Bothorel

C'est un fait : la présidentielle de 2017 sera marquée par l'expression de « sécurité nationale ».
Alors que le couple exécutif - plutôt bancal ces temps-ci - souhaite prolonger pour la cinquième fois consécutive l'état d'urgence afin de sécuriser le scrutin, cette thématique scande et scandera d'ici à mai les discours des candidats. Décrite comme une dérive autoritaire par ses détracteurs, cette prolongation est justifiée par un péril imminent et couvert par le secret d'Etat - aux frontières dangereuses et mouvantes surtout dans un contexte électoral.

Cinquième reconduction : quel bilan pour l'état d'urgence ?

Face à un « péril imminent », cette prolongation d'un état temporaire et contraignant fait autant débat que sa justification. Pour les détracteurs, c'est un abus, un dérive autoritaire du pouvoir malgré la médiatisation récente de l'attentat déjoué, fomenté par une cellule strasbourgeoise. C'est indéniablement un signal politique fort de la part de l'exécutif. Au lendemain des attentats tragiques du 13 novembre, l'état d'urgence a prouvé un temps son efficacité dans la lutte antiterroriste : perquisitions, fouilles, assignations à résidence ont été facilitées. Mais cette mesure temporaire a aussi donné lieu à de multiples dérives, évidentes lors des manifestations contre la loi travail, qui ont fini par inquiéter le commissaire aux droits de l'homme du Conseil de l'Europe, Nils Muiznieks en visite à Paris mardi 29 novembre. Sur les 520 perquisitions administratives opérées depuis le 25 juillet, dix ont donné lieu à une ouverture d'une enquête par le parquet antiterroriste. Difficile donc de justifier un tel régime à l'aide de ces chiffres ; ainsi, le gouvernement en appelle à la « sécurité nationale », qui serait fortement menacée par les temps qui courent tout en maintenant les preuves secrètes. Barry Buzan, professeur émérite en relations internationales à la LSE, parle d' « acte de sécurisation », un acte de discours formulé par un agent sécurisant, en réponse à une menace pesante. Un intervenant légitime en vient à convaincre son auditoire que la menace est réelle, sortant de la sphère de politique publique pour justifie l'emploi de menaces extraordinaires, en présentant un danger comme immédiat, urgent et imprévisible. Pour lui, « la sécurisation peut être définie comme une version plus extrême de la politisation », particulièrement efficace donc dans un contexte d'état d'urgence. De fait, la limitation de l'état d'urgence résulte de ses contestations par l'opinion publique, dans un jeu démocratique normé, à l'aide de pétitions, de manifestations, débouchant sur des rencontres permettant de parvenir à une solution consensuelle. Par exemple, dernièrement, la tentative d'instauration d'un mégafichier de données à l'échelle nationale (ou Titres Electroniques Sécurisés) a fait scandale : rassemblant nom, prénoms, taille, sexe, couleur des yeux, filiation des parents, données biométriques des citoyens français sans leur consentement express, il a été publié le 30 novembre par décret au Journal Officiel dans la plus grande discrétion. Le gouvernement, et plus particulièrement Bernard Cazeneuve, a été obligé de rétropédaler, censuré par le Conseil Constitutionnel. La sécurité nationale est marquée du sceau du secret d'Etat, aux contours extensifs et peu établis.

Le secret d'Etat à la rescousse de l'Etat autoritaire

Le chercheur Thierry Balzacq[1] analyse l'omniprésence de la sécurité nationale dans le débat public à l'aide de trois facteurs : « le déclin de la souveraineté nationale », « l'accroissement sans précédent de la densité interactionnelle au niveau transnational, et l'éclatement conflictuel de la scène internationale, sous-tendue par des dynamiques identitaires ». En effet, les politologues américains ont pris pour habitude d'utiliser l'expression de « security state » (ou Etat de sécurité).
A l'heure des déclarations de candidature et des discours forts, une certitude : la sécurité sera

Actualité


Jöel Saget / AFP

un thématique centrale dans la course à venir, un mantra qui prend désormais le pas sur la raison d'Etat. La tentation du tout sécuritaire est grande, d'autant plus dans un contexte électoral, où aucun parti ne souhaite endosser la responsabilité des conséquences éventuelles de la fin de l'état d'urgence. Sans aller jusque dans le sens du philosophe Giorgio Agemben, assurant dans son entretien au Monde, que « l'état d'urgence est justement le dispositif par lequel les pouvoirs totalitaires se sont installés en Europe. », cette cinquième - et pour l'heure, hypothétique - prolongation peut amorcer un basculement dans un Etat policier, qui n'aurait rien à envier à Big Brother (1984 d'Orwell). Référence battue et rebattue mais cette tendance autoritaire a aussi permis de faire adopter dans une (grande) discrétion la loi sur le renseignement
Si le fichier TES avait de quoi outrager les défenseurs des libertés individuelles, il n'est rien comparé aux programmes de surveillance mondialisée perpétrée par la NSA aux Etats-Unis. Révélés par Edward Snowden en juin 2013, ceux ci paraissent déjà loin. Les services de renseignement américains ont été sévèrement pointés du doigt, leur organisation parcellaire et le manque de communication entre ses agences seraient en partie responsable de l'échec de l'administration à assurer, justement, la sécurité nationale. C'est la première fois que les Etats-Unis sont frappés sur leur propre territoire, la guerre contre la terrorisme frappe à la porte de ses citoyens. Elle devient la cible n°1 et dans la foulée, le Patriot Act de décembre 2007 investit les agences de renseignement quasiment des pleins pouvoirs : une surveillance généralisée, presque sans contrôle, pour préserver la sécurité nationale. Partout, tout le temps et indéfiniment.
UPSTREAM, BLARNEY, FAIRVIEW, OAKSTAR, XKEY SCORE, STORMBREW, AURORAGOLD… Ces mots barbares vous disent peut être quelque chose : ce sont des noms des programmes qui écoutent et classifient chacune de vos communications.
PRISM est le premier programme de surveillance de masse à être révélé : mis en place en 2007, il est placé sous l'autorité de l'United States Foreign Intelligence Surveillance Court (FISC), un tribunal qui somme en réalité les géants du Net de transmettre

l'intégralité de leurs données notamment, sur les serveurs d'entreprise commerciales. Chaque pays a accès aux écoutes de ses citoyens via une base de données commune grâce à des accords multilatéraux.
Un contrôle généralisé et sans limites, à la Big Brother donc. L'enquête la plus récente, menée par le Privacy and Civil Liberties Oversight Board de la Maison Blanche, a déterminé que le programme de surveillance de masse n'était pas seulement inefficace - ils ont trouvé que cela n'avait jamais arrêté ne serait-ce qu'une attaque terroriste imminente - mais qu'il n'avait aucun fondement légal.

Un dangereux équilibre

Si l'on pense en philosophe, l'Etat est investi des pouvoirs de commandements en vertu du contrat social : pour éviter la guerre du tous contre tous, l'Etat dispose d'une autorité manifeste, afin de mettre fin à la peur intestine, à l'origine des guerres civiles. Or si l'Etat, en appelant sans cesse à la sécurité nationale, maintient les citoyens dans un climat de peur constante afin d'asseoir sa légitimité, dans des temps où elle est fortement contestée, l'Etat faillit au contrat social et les conséquences ne peuvent qu'être désastreuses.
Edward Snowden dénonce une divergence des intérêts : un intérêt national plus offensif avec des techniques d'espionnage massives et l'intérêt des citoyens, pour une sécurité commune assurée par le respect des principes fondateurs de notre société.
Dans ces temps difficiles, la notion de sécurité ne doit pas être diabolisée pour autant. Tout est question d'équilibre. Viser une transparence totale est tout aussi dangereux : pour bien fonctionner, les institutions ont besoin d'un certain degré d'opacité, pour assurer notamment le bon déroulement de l'institution judiciaire. Déjà, Michel Debré avait pour habitude de dire à ses ministres : « un Etat bien ordonné exige le secret. »
La société doit préserver un pan de secret d'Etat dans le fonctionnement démocratique. C'est le rôle des médias, en quête de légitimité également mais capables, dans leurs révélations, de dénoncer les manquements de l'Etat policier, de lever l'incertitude dangereuse où sont plongés les citoyens, tout en préservant ce pan nécessaire et secret d'une sécurité nationale délimitée. Les menaces continuent de rythmer le quotidien de forces de l'ordre à bout de souffle et font planer une ombre dangereuse sur l'organisation des élections. En dernier recours, le Parlement est le garant des libertés individuelles : le vote du projet de loi s'inscrira dans le débat des primaires, divisant au sein des partis les partisans du maintien de l'ordre et les chantres du respect des libertés individuelles.
Ne vous cherchez plus d'excuses pour aller voter en mai ou même avant... Vous avez jusqu'à la fin de l'année pour changer de bureau de vote.
Et pour aller plus loin, on ne peut que vous conseiller la lecture de cet article.

[1] Thierry Balzacq, « Qu'est-ce que la sécurité nationale ? », Revue internationale et stratégique 2003/4 (n° 52), p. 33-50.

Actualité | Art

L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE, MÉDIUM UTOPIQUE

Myriam Bernet

Dés ses premiers balbutiements avec Nicéphore Niépce et Daguerre, la pratique photographique était déjà synonyme du désir de tout voir, de tout enregistrer et de tout reproduire. Mais qu'en est-il vraiment de nos jours, alors que la technologie ne cesse de nous étonner et d'évoluer dans une cadence soutenue depuis 50 ans ?

Les premières images obtenues avec du bitume de Judée étendu sur une plaque d'argent exigeaient plusieurs journées de pose en 1824, chose que nous avons sans doute du mal à imaginer actuellement. Niépce s'associa ensuite avec Daguerre, et en 1832, ils mirent au point un procédé qui leur permit de réduire ce temps de pose à seulement une journée. Suite au décès de son partenaire de recherche photographique, Daguerre continua seul et inventa le daguerréotype en 1838, premier procédé faisant appel au développement. Ainsi, le temps de pose passait d'une journée à 30 minutes seulement, une révolution pour l'époque ! À partir de cette période, la pratique de la photographie ne cessa d'évoluer de plus en plus rapidement. Il y eut d'abord Hippolyte Bayard qui obtint des images directement positives sur le papier. Puis, William Henry Fox Talbot repris ses recherches et breveta le calotype qui permit de multiplier la même image. Et l'histoire continue, avec nos reflex numériques au nombre de pixels et aux fonctions hallucinantes. Ou encore avec Google et ses lunettes qui prennent des photos et des vidéos discrètement et dont l'échec commercial n'a pas empêché d'autres entreprises de s'en inspirer. Mais de l'invention de la photographie au 19ème siècle à aujourd'hui, le mot d'ordre n'a pas changé. Il s'agit de miser sur le progrès, et concernant la photographie l'enjeu est toujours le même : nous voulons reproduire ce que l'on voit avec nos yeux.

Voir avec l'appareil photographique

Parfois, l'appareil photographique permet de discerner ce que nos rétines ne nous permettent pas d'entrevoir, ce qui n'est pas sans rappeler un certain film... Dans Blow Up, un jeune photographe surprend un couple dans un parc londonien, les photographie et remarque ensuite un corps étendu et une main tenant un pistolet en regardant ses tirages... Ici, le protagoniste repère sur ses images quelque chose qu'il n'a pas vu avec ses yeux lorsqu'il était dans le parc. Si l'on considère cet angle de vue, le médium qu'est la photographie dépasse même nos espérances humaines en nous permettant d'observer plus que ce que l'on peut voir. L'humain augmente ainsi ses propres capacités visuelles et comprend mieux l'univers, résultat d'une épopée vers toujours plus d'innovations technologiques.

Notre fantasme d'instantané et de vérité

L'histoire de la photographie nous montre que la quête de l'instantanéité réside au coeur même de cette course vers le progrès. Il s'agit pour l'individu d'arrêter le temps entre la prise de vue et la photo, de reproduire ce que l'on observe à la perfection et de diffuser l'image parfois presque immédiatement. En quoi ces capacités extraordinaires seraient utopistes ? Il est légitime de s'interroger alors que nous avons désormais l'impression de maitriser le temps. Mais c'est justement ce processus qui représente un premier danger…

De la photographie à la production de contenu visuel

Nous vivons dans un monde infusé d'images dans lequel nous pouvons photographier et publier en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Cette immédiateté implique davantage que ce que l'on pourrait croire. Tout d'abord, nous voyons beaucoup de clichés sans toujours les comprendre, ou sans prendre le temps de le faire. Loin de son objectivité fantasmée dés le 19ème siècle, la photographie ne rend pas compte de la réalité mais en crée une nouvelle. Cela nous amène vers le second péril de cette vision utopique du médium photographique qui réside dans une impossibilité de recréer ce que l'on voit avec notre appareil photo ou même notre téléphone. En effet, qui n'a jamais expérimenté cette frustration de ne pas pouvoir reproduire ce que l'on a devant les yeux ? Que ce soit à cause d'un soleil trop fort, de couleurs qui apparaissent différentes à l'écran, d'un flou non maitrisé… La photographie ne semble pouvoir remplacer le réel, et les possibilités de plus en plus étendues de retouches n'arrangent pas les choses. Comment croire l'image que nous regardons ? Alors que la photographie est considérée comme le médium idéal pour diffuser de l'information dans le monde, son accumulation excessive apporte l'effet inverse et il est de plus en plus difficile d'observer réellement une photographie. Cela nous conduit aussi vers la question de la perte de l'aura, comme analysée par Walter Benjamin. Dans son essai L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique, le philosophe et historien de l'art développe une thèse selon laquelle les oeuvres reproductibles ont contribué à la perte de l'aura pourtant spécifique à l'oeuvre unique.

Alors, bien sûr, il n'est pas question de faire une critique entière de l'évolution de la photographie, tant certains aspects sont bien pratiques aujourd'hui. Mais force est de constater que les premiers espoirs qui ont vu le jour à ses côtés au 19ème siècle ont bien changés. De nos jours, il est difficile de contrôler le flux d'images qui nous parvient, et que nous cherchons bien souvent. Alors si c'est parfois trop pour vous, n'hésitez pas à délaisser la technologie au profit de votre seule vision afin de profiter de ce qui vous entoure, ou à revenir à une pratique plus old school avec la photographie argentique.



Nicéphore Niépce (1826 ou 1827). Vue de la fenêtre du domaine du Gras, à Saint-Loup-de-Varennes (Saône-et-Loire, Bourgogne, France)



-Louis Jacques Mandé Daguerre, Le Cabinet des curiosités, 1837.jpg

LES GRANDS VOISINS, QU'EST CE QUE C'EST ?

Lola Fontanié

«Et si, au lieu de les murer, on utilisait avec audace et générosité les lieux temporairement inoccupés ? Les Grands voisins, c'est la démonstration qu'en plein centre de Paris, il est possible de faire exister, pendant quelques années, un espace multiple dont l'ambition centrale est le bien commun.» Cette citation est la première phrase de présentation du site «Les grands voisins». Ambitieux ? Utopique ? Petit retour sur les acteurs et le déroulement de ce projet.

Rendez vous donc à l'ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul, entre Port-Royal et Denfert-Rochereau dans le 14e arrondissement de Paris. Un grand panneau jaune avec le logo des trois organismes coordinateurs, voila l'entrée en territoire des Grands Voisins.
En premier lieu c'est à l'association Aurore que l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris a confié l'ensemble du site. Pour la présenter en quelques mots, Aurore, créée en 1871, s'est donnée trois missions : hébergement, soin et insertion. Avec ces grands mots en tête, elle expérimente les formes de prises en charges, d'insertions sociales, d'accompagnements, tout en étant connectée au monde contemporain et à ses mouvances.
Par la suite elle a été rejointe par deux autres organismes.
Yes we camp, qui depuis 2013, s'interroge sur les thématiques de l'habitat en créant ou récupérant des espaces de partages souvent temporaires et Plateau urbain, qui étend sa vision à l'élaboration de lieux de proximité, de parcelles, en passant par la valorisation des ressources urbaines.
Ce sont donc ces trois associations Aurore, Yes we camp et Plateau urbain qui gèrent actuellement le projet des Grands Voisins. Le site regroupe des logements sociaux, un bar-restaurant, des serres de permaculture, des terrains de foot, une médiathèque et un camping. C'est un nouveau village au cœur de Paris qui propose des activités pédagogiques, culturelles et sportives (yoga, jeux, débats, etc), ouvertes aux publics, rythmées par l'organisation régulière de rencontres avec des intervenants et d'évènements en tout genre, comme par exemple l'hébergement du workshop inter écoles d'art qui a eu lieu en octobre et novembre dernier.
Tout cela est encadré donc par les trois associations Aurore, Yes we camp et Plateau urbain. Mais ce sont en réalité près de 600 personnes en situation de précarité ou d'exclusion et 500 salariés et artistes qui y sont logés et qui y « travaillent ». Des personnes sans domicile fixe, sans papiers, qui ont perdu contact avec la société, animent ces locaux dans le but de retrouver l'envie de s'intégrer.
On s'y forme, on y retrouve une certaine estime de soi au travers du travail communautaire, on y trouve un rythme, une énergie. Les associations ont mis en place un système de

troc de services et de temps, où on dédie donc un certain temps à une personne contre un service ou une marchandise. William Dufourcq, responsable du site pour Aurore, explique : « L'idée est de sortir de l'assistanat social pour les remettre dans un rôle de salarié, de consommateur, le tout dans une ambiance bienveillante de quartier. » Ce sont également des artistes et de jeunes créateurs qui s'y logent et y établissent leur atelier, dynamisant d'autant plus l'espace et créant plus de contacts, plus de rencontres.
Bien que le projet soit pour une grande partie auto-financé et porté par la ville de Paris, pour subvenir aux coûts de gestion – un million d'euros par an (presque la même somme que l'entretien du lieu demandait à la mairie) – les membres ont en effet décidé de proposer les espaces vacants contre une contribution aux charges. « Les Grands Voisins doivent aussi être un espace public utilisé par tous », note Elena Manente de Yes We Camp. Bien sûr tout ce travail se fait en partenariat avec l'Etat, les collectivités locales, les régions, les départements et les communes. Le dialogue avec les autorités qui financent les actions est nécessairement permanent.
Cette expérience est établie sur une durée de deux ans. Pendant ces deux ans, les 3,5 hectares du site ont été confiés aux trois associations, puisque qu'en 2017 la Ville de Paris les récupérera normalement pour y développer un éco-quartier. « Nous avons l'engagement de la Marie de pouvoir rester jusqu'au début des travaux. Mais quand ça démarre on part », explique Pascale Dubois de l'association Aurore. « Nous profitons donc de ce laps de temps pour développer ce projet d'occupation temporaire et montrer que l'expérience peut se faire ailleurs », commente Paul Citron, vice-président de Plateau Urbain.
Ce « village utopique » soulève de nombreux questionnements et montre aussi à quel point les structure déjà existantes restent inexploitées dans l'espace urbain, comment des microcosmes « alternatifs » peuvent se construire en dynamique avec le système et être efficaces. Pour la suite cela va peut-être aussi devenir un dialogue entre le milieu public, associatif et les entreprises privées qui sont de grands propriétaires fonciers.
Affaire à suivre…

Le site du projet : https://lesgrandsvoisins.org/

L'UTOPIE DE THOMAS MORE
UNE ŒUVRE INTEMPORELLE

Emmanuelle Babilaere

L'Utopie de Thomas More fête cette année ses 500 ans. Cinq siècles, et pas une ride, sommes-nous tentés d'ajouter. Non seulement le texte nous parle encore et toujours après toutes ces années, mais il nourrit l'imagination des artistes et est à l'origine de nombreuses œuvres dont le point commun est l'invention d'un monde qui n'existe nulle part.

L'Utopie décrite par Thomas More est une île dont l'organisation diffère de celle de l'Angleterre du XVIème siècle. L'auteur l'invente pour critiquer la société de son temps. Les injustices, les privilèges de la noblesse, les inégalités, la propriété, sont remises en cause par un personnage dont le prénom est celui du Saint patron des voyageurs : Raphaël. A la demande de Thomas More, auteur-personnage de ce texte fictionnel, Raphaël Hythloday fait une description précise de l'île Utopie : politique, économie, éducation, vie quotidienne, relations avec les territoires voisins… tous les aspects d'une société sont évoqués dans ce récit qui donne vie à Utopie et à ses habitants. Comme Socrate, Thomas More se présente comme celui qui pose les questions, permettant à son interlocuteur de développer ses idées. L'auteur prend néanmoins une certaine distance par rapport à la présentation de Raphaël Hythloday. Veut-il se protéger, malgré l'importance qu'il accorde à son indépendance d'esprit ? Au service du roi d'Angleterre Henri VIII, Thomas More est en 1515 en mission diplomatique à Louvain. Bien qu'il mette un point d'honneur à défendre ses idées, Thomas More ne peut se permettre de critiquer ouvertement les fondements de la société anglaise sans prendre de précautions.
Il nuance alors les propos de Raphaël Hythloday, notamment en ce qui concerne la communauté de biens mise en place à Utopie.
« Dès que Raphaël eut achevé ce récit, il me revint à la pensée grand nombre de choses qui me paraissaient absurdes dans les lois et les mœurs des Utopiens, telles que leur système de guerre, leur culte, leur religion, et plusieurs autres institutions. Ce qui surtout renversait toutes mes idées, c'était le fondement sur lequel s'est édifiée cette république étrange, je veux dire la communauté de vie et de biens, sans commerce d'argent. Or, cette communauté détruit radicalement toute noblesse et magnificence, et splendeur, et majesté, choses qui, aux yeux de l'opinion publique, font l'honneur et le véritable ornement d'un État. »
Et Thomas More de terminer par ces lignes énigmatiques :
« Car si, d'un côté, je ne puis consentir à tout ce qui a été dit par cet homme, du reste fort savant sans contredit et très habile en affaires humaines, d'un autre côté, je confesse aisément qu'il y a chez les Utopiens une foule de choses que je souhaite voir établies dans nos cités. Je le souhaite plus que je ne l'espère. »
On ne sait ce qui plait à l'auteur dans l'organisation d'Utopie, tout comme

on ne sait ce qui ne lui convient pas, mis à part la communauté de vie et de biens. Ce sont surtout les connaissances (ou les inventions ?) de Raphaël qui l'intéressent. Les derniers mots du texte introduisent une nuance : le verbe « souhaiter » relève en effet du désir, alors que le verbe « espérer » sous-entend l'attente de quelque chose de réalisable. Thomas More veut-il nous dire qu'il ne croit pas à la réalisation de l'organisation d'Utopie dans les sociétés européennes ? Pourtant, dans L'Utopie, le bienfondé de l'organisation de l'île importe peut-être moins que le pouvoir de l'imagination. Qui sait si, dans cette fiction, Raphaël est vraiment allé sur l'île Utopie ? N'est-il pas en train d'inventer la société dans laquelle il rêve de vivre ? Le texte nous montre avant tout qu'un autre monde est possible. Et c'est peut-être pour ça que le texte a plu au lecteur du XVIème siècle et plait au lecteur du XXIème siècle. Peut-être avons-nous besoin de savoir que notre société peut être améliorée grâce à notre imagination. Dans tous ces mondes décrits depuis des siècles par des artistes imprégnés de l'œuvre de Thomas More, nous pouvons lire les espoirs et les rêves mais aussi les peurs de leur époque. Car, si quelque chose de meilleur est possible, le pire l'est aussi. Le succès des dystopies dans les littératures jeunesse et Young-Adult témoigne de cet intérêt porté aux sociétés inventées. Ces récits agissent comme des mises en garde dans nos sociétés où nos libertés nous semblent aller de soi mais sont pourtant aussi fragiles qu'aux siècles précédents.

La tour de Babel - Pieter Bruegel

Littérature

MARIO VARGAS LLOSA

UN ÉCRIVAIN UTOPISTE ?

Grande figure des Lettres latino-américaines et internationales, Mario Vargas Llosa est un écrivain aux multiples facettes. A la fois intellectuel, grand défenseur des droits humains et personnalité rebelle et insoumise, Mario Vargas Llosa a marqué le XXème siècle. L'utopie est un thème important dans son parcours personnel et dans son oeuvre littéraire majeure. Le thème de l'utopie est particulièrement souligné dans son roman Le Paradis - un peu plus loin, publié en 2003.

Marine Serre

Portrait d'un écrivain cosmopolite

Mario Vargas Llosa est né en 1936 à Arequipa, au sud du Pérou. Son enfance sera une source d'inspiration dans son oeuvre. Il grandit dans un environnement féminin marqué par l'absence paternelle. Son esprit cosmopolite et métissé se dessine au fur et à mesure de ses voyages et de ses expériences en Europe et dans le monde. Sa vie est également marquée par son engagement en politique et ses opinions libérales. « Le maître du bouillonnement romanesque » est considéré comme l'un des auteurs les plus complets et les plus innovants de sa génération. Il est l'un des grands noms du boom de la littérature latino-américaine des années 1960 avec, entre autres, Carlos Fuentes et Gabriel García Márquez. Mario Vargas Llosa est l'auteur de nombreux romans, nouvelles et essais comme La tante Julia et le scribouillard (1980) qui a reçu le prix du meilleur livre étranger, Lituma en los Andes (1993) qui est l'un des meilleurs romans en espagnol du XXème siècle, et De Sabres et d'utopies (2011) qui apporte un éclairage sur le parcours politique et intellectuel du romancier péruvien et permet de mieux appréhender son histoire, sa culture et son siècle. En 1994, le prix Cervantes lui est décerné en récompense de son style visionnaire et en 2010, il reçoit la consécration suprême pour un écrivain : le prix Nobel de littérature. Derrière les mots, se cachent une vie, des influences, une pensée, etc. De cette façon, il est intéressant de noter le rôle important de l'utopie dans la vie et l'oeuvre de Mario Vargas Llosa.

Le Paradis - un peu plus loin, utopies du XIXème siècle

Dans ce roman, Mario Vargas Llosa évoque les grandes utopies politiques et artistiques du XIXème siècle à travers la vie de deux personnalités emblématiques. D'un côté, Flora Tristan, « Florita la Andaluza », une célèbre militante féministe et sociale franco-péruvienne qui mit son existence au service d'une oeuvre collective à Paris : rétablir un paradis terrestre où le bonheur serait possible pour tous. De l'autre, Paul Gauguin « Koke el Maori », petit-fils de Flora Tristan, qui revendique son appartenance aux mondes exotiques, aux cultures primitives. Ce peintre postimpressionniste bohème et excentrique, qui posa ses valises aux îles Marquises, consacra son existence à la recherche d'un paradis perdu non contaminé par la société occidentale. Grâce à la magie de l'écriture, Mario Vargas Llosa possède le pouvoir de réunir, à travers la fiction, ces deux personnages qui ne purent jamais se connaitre en réalité.

Ces deux destins atypiques, liés par le sang, s'entremêlent tout au long du roman à travers une construction extraordinaire qui met en relief ces deux êtres libertaires, opposés, passionnés et par dessus tout humains. Ce roman met en avant la recherche de deux paradis contrastés, l'un collectif et social, l'autre individuel et artistique. Malgré le fait qu'ils ne purent se connaitre, ils dédièrent leur vie à la recherche de l'absolu et de l'idéal perdu en titillant l'enfer et le tragique.
Le Paradis - un peu plus loin est un appel à l'évasion et au voyage et permet de faire plus ample connaissance avec un écrivain latino-américain, dont la terre d'origine représente, pour le lecteur occidental, le mystère, la magie d'un monde lointain et inconnu qu'il n'est souvent possible d'entrevoir qu'à travers les témoignages, l'écriture et la fiction. Autrement dit, un véritable paradis terrestre.



D’où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? de Paul Gauguin, peint en 1897.

SOMMET DE LA FRANCOPHONIE 2016

AU CŒUR D'UNE CAPITALE MALGACHE UTOPIQUE

Elina Randrianarison

Le 16ème sommet de la Francophonie s'est tenu à Antananarivo du 22 au 27 novembre 2016, autour du thème de la croissance partagée et du développement responsable. C'est un retour sur la scène internationale pour la Grande Île, longtemps tenue à l'écart des organisations mondiales dont elle était membre, après une crise politique en 2009. Une véritable opportunité pour le gouvernement malgache, prêt à tout pour donner au pays l'image d'une nation exemplaire.

La sécurité est à la hauteur des normes internationales, la circulation en ville est fluidifiée et en un rien de temps, les bidonvilles ont laissé place à des bâtiments innovants et des routes flambant neuves. Pour la première fois depuis des années, un semblant de stabilité semble avoir touché Antananarivo et c'est aujourd'hui une capitale métamorphosée qui a accueilli les délégations du monde entier. Mais à quel prix ?

Une population déclarée indésirable

A l'appel : 34 chefs d'Etat, 11 premières dames, 37 ministres des Affaires étrangères mais nulle ombre d'un tireur de pousse-pousse, d'un marchand ambulant, ni même d'un sans-abri. Dans la capitale, c'est une véritable opération cache-misère qui a été orchestrée par les organisateurs et les pouvoirs publics. Mise en place de jours chômés pour les travailleurs et suspension de l'enseignement pour les élèves et étudiants : « tout le monde reste à la maison », et la consigne est non négociable. Mais les mesures liberticides ne s'arrêtent pas là. Le port de vêtements usagés sera aussi sanctionné, tout comme la circulation des troupeaux, des charrettes, des chars à bras et des deux-roues, considérés comme « fauteurs d'embarras de circulation ». Un arrêté du ministère des Transports et de la Météorologie, qui vise principalement les travailleurs les plus démunis. Véritable opération pour fluidifier le trafic ou mesures pour occulter certaines facettes de la capitale ? Le ministère de la Population malgache préfère parler lui « d'assainissement et de sécurisation de la ville » et les autorités s'y attellent sans relâche pour dresser un cadre idéal autour de ce sommet.

Une équipe investie jour et nuit

Totalement impliqué dans son rôle, le pays hôte n'a pas hésité à former et à mobiliser toute une équipe, et ce sont les ouvriers qui sont les premiers à en pâtir. Plusieurs chantiers ont été lancés dans la capitale, et c'est un véritable défi majeur pour les entreprises de construction qui ont mis à l'œuvre des milliers d'ouvriers jour et nuit pour sortir de terre et dans les temps, les infrastructures qui ont accueilli les délégations mondiales. Les forces de l'ordre ont aussi été sollicitées pour travailler de nuit, en contribuant à l'évacuation des sans-abris de la capitale. Depuis le 14 novembre 2016, une nuée d'enfants et de nombreuses familles démunies sont embarquées toutes les nuits à bord d'un camion, et conduites vers des centres d'accueil en périphérie, à l'abri des regards. Côté sécurité, ce sont 2500 militaires, policiers et gendarmes qui ont été recrutés pour

l'arrivée massive des participants de haut rang, tandis que sur le plan médical, les autorités réclament la mobilisation d'un personnel médical important, qui devra être disponible à 100% et à tout moment. Conséquence : les grands hôpitaux d'Antananarivo ont été contraints de fermer leurs blocs opératoires, et reporter les opérations chirurgicales programmées.

Des familles délogées au profit du Village de la Francophonie

Parmi les grands travaux entrepris dans la capitale pour l'accueil du sommet figure la construction du Village de la Francophonie, qui comprend neufs grands bâtiments flambant neufs divisés en deux parties : une première qui a hébergé tous les pays de l'OIF, et une deuxième où se sont installées les boutiques des artisans. Mais pour certains, la construction de ce village s'est faite dans la douleur : de nombreuses familles de fonctionnaires ont dû renoncer à leurs habitations, injustement détruites pour céder la place à ces nouvelles infrastructures. Pire encore : elles se sont vues retirer leurs maisons sans aucune indemnisation de l'Etat, alors qu'une attribution de logement était mentionnée dans les contrats. Une information pourtant démentie par le gouvernement, qui affirme sa possession des terrains et accuse les documents d'être falsifiés.
Pour fêter son grand retour, le gouvernement malgache a vu les choses en grand : un total renouveau de la capitale mais aussi de grosses dépenses engendrées, qui ne profitent pourtant qu'à une minorité. Béatrice Atallah, présidente de la Conférence ministérielle de la francophonie parle d'un « grand rendez-vous convivial et productif, empreint de l'authenticité malgache ». Difficile de savoir si l'authenticité malgache fait référence à la beauté de l'île et de la culture de ses habitants ou aux pratiques contestables bien connues du gouvernement entre corruptions, vols et abus de pouvoir. Difficile aussi de croire à une ville placée sous haute sécurité quand on sait que les habitants vivent au quotidien dans la crainte, impuissants face aux insécurités qui s'intensifient un peu plus chaque jour dans la capitale. Et au milieu des réjouissances autour de ces routes nouvellement construites, on oublie trop souvent de mentionner l'état des routes nationales à la limite de l'impraticable, ou encore des familles victimes de délestages électriques presque quotidiennement alors que des dépenses conséquentes ont été engendrées pour assurer l'illumination des rues d'Antananarivo pendant le sommet. Un retour sur la scène internationale prématuré ? En tout cas une chose est sûre : Madagascar est encore bien loin de cette utopie que son gouvernement cherche à construire.

CITIZEN BRUT

DE L'UTOPIE ARCHITECTURALE D'APRÈS GUERRE

Dorian Le Sénéchal

«Quod visum perturbat»
« Qui, lorsque observé, affecte les émotions. »
Le brutalisme ne cherche pas la beauté, pas plus le succès ou encore la popularité. Le brutalisme, c'est avant tout une vision, un projet, pour certains, un idéal. Ce qu'il veut créer, ce n'est pas une réaction a un concept abstrait, mais une réaction à l'objet lui-même, dans son tout, cela, incluant les hommes et l'impact qu'ils ont sur lui.

Le Corbusier, par une de ses phrases a inspiré ce mouvement :
« L'architecture, c'est, avec des matériaux bruts, établir des rapports émouvants »
Ce lien avec les matériaux sera central dans la conception de ces bâtiments. Elle est aussi une des raisons pour lesquelles si peu de personnes savent reconnaitre un bâtiment de type brutaliste. Il est en effet bien facile d'appeler brutaliste tout édifice en béton un peu âgé. Reyner Banham, a dans un article de 1955 pour la Architectural Review formulé trois critères permettant de caractériser un bâtiment brutaliste :
« 1. Etre facilement mémorisable [visuellement]
2. Exposer la structure de manière claire
3. Mettre en valeur les matériaux bruts »
Il ajoute que :
« Il faut se souvenir qu'une image est ce qui affecte les émotions, que la structure, dans son sens le plus littéral, est la relation entre les parties et que les matériaux « tels quels » sont bruts »
Le grand début de ce mouvement est inextricable de l'histoire politique européenne au sortir de la Première Guerre mondiale : à ce moment déjà, la recherche de l'individu nouveau est une préoccupation majeure des intellectuels. La république de Weimar, par ses valeurs de société collective, égalitaire et planifiée a constitué une piste en ce sens. De plus, les types de bâtisse que ce mouvement va concevoir sont parlant: logements sociaux, universités, bibliothèques, administrations ou encore musées, c'est vers des bâtiments utilisés par le plus grand nombre que se tournent les architectes brutalistes. Il faut aussi noter que ça n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que le brutalisme a vraiment pris forme. Au Royaume Uni, ce fut celle des New Town. Ces villes, pensées pour désengorger les grandes métropoles du pays et particulièrement Londres, furent conçues, planifiées et surtout financées par l'État. Ambitieux par son étendue, ce projet a connu 3 vagues de planification avant de cesser. Il a fait suite à divers autres plans d'urbanisme comme les Garden City issues d'un mouvement éponyme dont l'héritage existe toujours aujourd'hui avec les Green Belt, ces « ceintures vertes » autour de villes comme Londres. On en retrouve aussi en France, notamment à Rennes ou à Paris.
Tous les projets modernistes et a fortiori les projets du mouvement «béton brut» ne firent pas le consensus : Lors du projet d'extension de la National Gallery de Londres, la célèbre firme associant trois grands noms du Brutalisme : Ahrends, Burton et Koralek, l'agence ABK Architects, gagnante de l'appel d'offre vu son projet enterré. Le Prince de Galles, avec la subtilité qu'on lui connaît, le compara en effet à « un monstrueux furoncle sur le visage d'un ami cher ». Cette critique coupa court au projet, mais aussi et surtout, dans le même temps brisera l'hégémonie architecturale du moderniste au Royaume-Uni. ABK ne se remettre jamais vraiment de cette défaite. Certaines de ses œuvres comme la bibliothèque Berkeley du Trinity College de Dublin resteront cependant dans les annales. On peut ajouter au nom de ABK un autre nom, celui du couple Smithson qui joura aussi un grand rôle dans cet univers architectural avec des projets comme le Lycée Smithdon ou Husdanton qui est un des bâtiments muthiques de l'époque. Plus réçament, Christopher Ian Smith via son film New Town Utopia, qui va prochainement sortir, s'est interrogé sur l'impact de ce concept avec le cas de la ville de Basildon :
« Que se passe-t-il si l'on construit une utopie ? »
Cette question, à laquelle tente de répondre le film peut aussi se poser dans notre pays avec les cités radieuses de Le Corbusier.
Basildon, Compté de Essex, 107 000 Habitants.
Particularité : Plus importante des New Town de la première vague.
Cette ville, aujourd'hui similaire a toute autre au

Royaume Uni a pendant longtemps été pionnière dans le domaine de l'architecture et de l'art. Héritière du radicalisme de l'urbanisme britannique, elle est un témoignage de cette volonté du gouvernement anglais de régler le problème de la surpopulation tout en portant un ambitieux projet. Celui-ci visait à la création d'un individu et d'une société nouvelle, digne et affranchie des contraintes crées par la vie moderne. Cet individu serait civique, mais aussi lettré et intéressé par l'art. La vie artistique de la ville pendant plusieurs années témoigne de la réussite, dans un premier temps, de ce projet. Cette belle histoire se finit cependant en tragédie avec une cité aujourd'hui plongée dans la pauvreté qui a perdu ses artistes et son âme. Le film tente de nuancer cette image en montrant la résistance des habitants face a cette fatalité et ceux d'entre aux qui se rebellent par la création.
Le modernisme britannique, et le brutalisme avec lui c'est avant tout l'histoire d'une magnifique éclosion, mais aussi d'une flétrissure immédiate. Car c'est à son apogée dans les années 70 que le mouvement a connu sa brutale chute dont il ne s'est jamais remis. Assez ironiquement, cet architecture, symbole de l'après-guerre est tout comme les idées qu'elle véhicule aujourd'hui méprisée par la majorité de la population : John Hayes, Ministre britannique des transports a ainsi déclaré sa volonté de faire disparaitre les bâtiments brutalistes car « ils n'ont aucun intérêt esthétique pour la simple et bonne raison qu'ils sont laids ».
Tout ne semble cependant pas perdu : La cité radieuse de Marseille ainsi que la Weiße Stadt de Berlin sont récemment devenus des sites « UNESCO ».
Ce n'est pas tout, la gentrification permet la préservation de certaines unités d'habitation, notamment à Londres. On note cependat l'injuste éviction de résidents historiques de ces résidences en lien avec cette «hipsterisation».
Plus généralement, un certain regain d'attention s'est opéré vis à vis du mouvement et de ses œuvres ces dernières années.
Par sa vision, les concepts qu'il a proposé, le brutalisme a été une partie intégrante de la nouvelle société de l'après-guerre : plus juste, plus collective, mais aussi plus encadrée. Le retour d'un certain intérêt pour celui-ci ne peut empêcher de s'interroger, face aux évolutions récentes de la vision que l'on offre aux citoyens de la société de demain. Que voulons nous vraiment pour notre avenir ? Souhaitons nous vivre cette vie collective, communautaire même, ce n'est pas un gros mot, ou bien devrions nous diviser les citoyens. Voulons-nous vraiment créer un monde à deux vitesses, ou l'on est riche ou pauvre, éduqué ou illettré, intégré ou marginalisé, dans le bon groupe, ou dans le mauvais ?
En conclusion de cet article, je ne peux m'empêcher de reprendre la question que pose New Town Utopia car elle est d'une pertinence incroyable par rapport aux enjeux de l'année à venir :
Est-ce l'homme qui crée son environnement, ou l'environnement qui crée les hommes ?


Hunstanton Secondary Modern School, Peter et Allison Smithson, construction débutée en 1949



LA TRANSFORMATION DE L'HOMME DU PROJET UTOPIQUE

Manon Vercouter

Pour célébrer les 500 ans d'Utopia, la célèbre œuvre de Thomas More, éditée dans la ville de Louvain en 1516, la ville présente du 20 octobre 2016 au 17 janvier 2017 « A la recherche d'Utopia », une exposition qui s'inscrit dans le cadre du Festival Urbain «The Future is More. 500 Ans d' Utopia – Leuven». C'est donc l'occasion pour revenir sur l'utopie : son histoire, sa nature, son sens.

Aux origines

Commençons par les basiques. Le terme « utopia » a été créé par Thomas More en 1516 afin de désigner une société idéale telle celle décrite dans son célèbre livre éponyme, « L'Utopie, ou Traité de la meilleure forme de gouvernement ». Venant du grec, « utopie » signifie « sans lieu », ou « qui ne se trouve nulle part ». Les utopistes créent en effet des sociétés imaginaires, non seulement afin de démontrer un projet, mais aussi d'éviter la censure politique ou religieuse. Elle peut se trouver dans un pays mythique, comme dans « Les Aventures de Télémaque » de Fénelon (1699), ou une île inconnue comme dans « L'Île des Escales de Marivaux » (1725). Cette notion d'idéal se retrouve d'ailleurs dans le mot « eutopie » (eutopia), aujourd'hui passé à la postérité, utilisé par More dans l'en-tête de l'édition de Bâle de son livre, en 1518, puisque le préfixe « eu » signifie « bon ».

Le projet et la portée politique

Au cœur des récits utopiques, la création d'une société idéale semble répondre à un besoin de changer, d'améliorer le monde réel et son fonctionnement. Elle propose un exemple à suivre, voir à réaliser. Comme l'explique Régis Messac, les récits utopiques répondent à un besoin social : « Ce sont les périodes d'incertitude, d'inquiétude, voire de souffrance, qui sont surtout favorables à l'apparition de récits de ce genre. » L'utopie apparaît donc comme une force du changement, une idée également partagée par Karl Mannheim et Paul Ricoeur.
La création d'une société imaginaire idéale implique nécessairement de poser la question du meilleur régime politique, une question à laquelle elle semble répondre. Cependant, ses partisans semblent divisés. Alors que certains choisissent un projet autoritaire (More, Campanella), d'autres optent pour une option plus libertaire (« Fais ce que voudra » de l'abbaye de Thélème chez Rabelais).
Dans les faits, ces deux options ne semblent non seulement pas réalisables, mais également peu souhaitables. D'une part soutenir l'autoritarisme ouvrirait la porte à toutes sortes de dérives tandis que de l'autre, l'idée du « laissez-faire » semble manquer de régulations capables de garantir un fonctionnement sociétal parfait.
Bien que Théodore Monod ait écrit que « l'utopie n'est pas l'irréalisable, mais l'irréalisé », peut-être que cet idéal n'a finalement rien d'enviable. N'est-ce pas finalement le fait que cet idéal vertueux de perfection ne demeure qu'une idée abstraite qui en fait sa force ? Plutôt que d'atteindre la perfection, il faudrait d'abord tenter de commencer par atténuer le mal.

Tendre vers un idéal. Mais quid du bonheur, « Idéal des idéaux » ?

«Aujourd'hui, quatre grandes utopies dominent, et il n'y en a que quatre.
La première, l'utopie d'éternité, part de la théologie pour aller au clonage.
La seconde, l'utopie de liberté, va de la lutte contre l'esclavage jusqu'à l'économie de marché ; l'utopie d'égalité politique à l'égalité monétaire. Ces trois premières utopies sont, au fond, un peu égoïstes.
Il y a heureusement une quatrième utopie : c'est l'utopie altruiste, qui consiste à chercher son bonheur dans le bonheur des autres. Une condition s'impose, dans ce domaine : on a intérêt à laisser à l'autre le choix de la définition de son bonheur. C'est ce que j'appelle l'utopie de la fraternité. C'est cette utopie qui devra être approfondie au XXIe siècle.»
- Jacques Attali dans le numéro 387 (mai 2000) du Magazine littéraire consacré à la renaissance de l'utopie.
L'utopie poursuit un idéal. Elle constituée d'une société considérée comme parfaite, certes, mais cette société n'en est pas la finalité : elle est l'élément clef, l'instrument qui permet la poursuite et la réalisation de celui-ci. Il peut être un parangon d'égalité (comme chez More ou Campanella), de pouvoir absolu (1984), ou encore d'ordre et de rationalité (Nous Autres).
Le bonheur est une panacée plus ambiguë à poursuivre. Dans l'oeuvre d'Huxley par exemple, il n'est pas présent en tant que tel puisqu'il n'existe pas de façon positive (personne n'est vraiment heureux) mais de façon négative, par la suppression

de toutes souffrances et émotions désagréables par le biais de la prise de psychotropes, comme le soma. Ira Levin quant à lui associe le bonheur à la sécurité et la stabilité dans son « Bonheur Insoutenable ». Le titre parle pour lui-même.

Transformation de la psyché humaine

« [Les prêtres] apportent tous leurs soins à instiller dans les âmes encore tendres et dociles des enfants les saines doctrines qui sont la sauvegarde de l'État. Si elles y ont profondément pénétré, elles accompagnent l'homme sa vie entière et contribueront grandement au salut public, lequel n'est menacé que par les vices issus de principes erronés »
— Thomas More, L'Utopie

Si les sociétés utopiques sont si parfaites, c'est qu'elles sont parvenues à changer l'homme en en faisant un être meilleur. Cependant, cette renaissance individuelle se fait par l'imposition de nombreuses lois, souvent contraignantes. L'égoïsme et l'avidité sont empêchés chez More par l'interdiction absolue de toute propriété privée par exemple. Dans « 1984 », l'Etat va encore plus loin en tentant de modifier la psyché humaine en imposant l'usage du novlangue, un langage volontairement appauvri afin d'éviter la naissance de toute pensée critique, et donc potentiellement révolutionnaire. De même, dans « Le Meilleur des Mondes », les citoyens sont conditionnés dès la naissance par l'écoute de slogans dans leur sommeil devant guider leurs comportements futurs. Le but de cet endoctrinement étant d'empêcher les individus de se retrouver dans des situations où ils devraient réfléchir à leurs actions, et donc de questionner leur gouvernement. Ces mesures parviennent pourtant à être défiées. Winston Smith, protagoniste de 1984, ne réussit en effet pas à pratiquer l'amnésie sélective imposée par son gouvernement et Big Brother, et ne peut donc adhérer aux mensonges du parti. Il prend alors conscience de ses pensées et de son esprit critique. Quant à l'ensemble des habitants du « Meilleur des Mondes », ils endorment volontairement leur souffrance en prenant des doses de soma. Cette présence d'éléments rebelles, perturbateurs même, au cœur de ces sociétés pourtant considérées utopiques montre l'échec de la création d'un Homme nouveau.

Du collectif à l'individu : le changement de perspective du genre dystopique

Malgré son noble projet, l'utopie porte son regard sur une globalité, un tout, c'est-à-dire une construction sociale, politique et culturelle. Le sort des individus insatisfaits dans cette société imaginaire, ou délibérément opposés à celle-ci ne constitue qu'un problème marginal. More lui-même envisage l'esclavage pour les citoyens de son île refusant d'obéir aux règles ! Ainsi, l'impossibilité d'intégrer, ou plutôt de faire adhérer la totalité de la population à la société utopique ne semble pas être ici considéré comme une faille. Cela est paradoxal : puisque c'est utopique, et donc imaginaire, chacun ne devrait-il pas pouvoir se plier aux lois ? L'utopie pourrait alors devenir un modèle auquel tendre. Cependant, si même l'esprit des utopistes refuse d'envisager la possibilité d'une obéissance citoyenne complète, bien que vivant dans une société idéale, comment peut-on alors aspirer à une obédience similaire dans la réalité (non pas qu'elle soit effectivement souhaitable) ?

« Regarde le monde, il est plus extraordinaire que tous les rêves fabriqués ou achetés en usine. »
- Ray Bradbury, Farenheit 451

Certains auteurs se sont intéressés à rediriger le focus de leur œuvre sur l'individu dans ce qu'on appelle les contre-utopies, ou dystopies. Dans ces dernières, les protagonistes sont justement ces personnes inadaptées qui ne peuvent, ou même refusent, d'appliquer les règles de la société dans laquelle ils vivent. La première utilisation du terme « dystopia » est souvent attribuée à John Stuart Mill, dans un de ses discours de 1868 au parlement britannique. L'exemple le plus connu de dystopie est probablement « 1984 », cité plus haut à plusieurs reprises.

Les dystopies présentent en général un projet utopique réalisé, où cette réalisation est présentée non pas à travers les yeux du ou des gouvernant(s), mais à travers le regard de l'individu, d'un héro, et plus précisément, d'un élément perturbateur car rebelle. La bulle parfaite explose alors, mettant en évidence les souffrances et répressions subies par les citoyens. Ce renversement de point de vue nous montre alors que la réalité est bien différente du discours officiel. Il nous montre non seulement les failles des projets politiques utopistes, mais aussi, et de façon plus importante même, l'impossibilité de changer fondamentalement l'Homme contre son gré et de façon uniforme.

DE LA DÉLIQUESCENCE DE L'INTELLECTUALITÉ CITOYENNE

Manon Vercouter

Ecrit en 1953, Ray Bradbury nous présente dans son roman de science-fiction dystopique intitulé «Fahrenheit 451» une vision des dangers de l'abandon de la culture et de la réflexion personnelle. Une revisite de son œuvre offre la possibilité d'établir des parallèles troublants avec certains des maux de notre société aujourd'hui. «Fahrenheit 451» : de la dystopie à la réalité, n'y aurait-il qu'un pas ?

L'oeuvre

Divisé en trois partie, Fahrenheit 452 débute lorsque le protagoniste, un pompier nommé Guy Montag, rencontre une jeune fille de 17 ans, Clarisse. Dès leur rencontre, Montag ressent qu'elle est différente des gens qu'il côtoie habituellement : elle observe son environnement, elle réfléchit. La situation est posée : dans cet univers dystopique, réfléchir et posséder un esprit critique est mal puisqu'il donne la capacité de remettre en question la bonne organisation de la société dans laquelle les personnages vivent. Comme le capitaine des pompiers l'explique, les livres représentent une menace pour la société. En plus d'être facteurs d'inégalités sociales, ils sont accusés de niveler les gens par le bas car leur contenu est devenu plat et sans intérêt. De ce fait, ils ont tout bonnement été interdits.

Montag, qui se retrouve malgré lui à voler un livre, tente alors de comprendre la raison de cette interdiction. Il lit à sa femme Mildred qui lui répond tout simplement ça « ne veut rien dire du tout ». Ce à quoi il lui répond : « On va recommencer depuis le début ». Cependant, malgré sa persévérance, Mildred reporte son intérêt sur sa distraction première : la télévision.

Le pompier, obnubilé par cet objet devenu trésor n'abandonne pas, et contacte un professeur d'anglais retraité qui lui explique la disparition des livres dans leur société, notamment qu'ils « montrent les pores et le visage de la vie » et qu'ils « nécessitent du temps libre ».

Pour Montag, il faut sauver les livres

Dénoncé et traqué, il finit par trouver des marginaux vivant en dehors des villes. Ces individus, les « couvertures de livres », possèdent la capacité de retenir le contenu de chaque livre en ne le lisant qu'une fois. Fahrenheit 451 se termine par le bombardement de la ville auquel ils assistent, impuissant, de loin. La troupe se met alors en route vers le nord, désormais conscients de l'importance du devoir de mémoire, afin d'aider le reste de l'humanité. Montag est en tête.

Les dangers d'un abandon culturel et intellectuel

Bradbury présente une société vide, déshumanisée, ayant perdu toutes ses valeurs. L'amour n'existe plus entre Montag et sa femme ; l'intelligence n'est non seulement plus reconnue puisque chacun se contente de la version des faits de leur gouvernement, mais même perçue d'un mauvais œil. Les dialogues sont creux, les échanges pauvres : « Les gens ne parlent de rien. » Chaque citoyen est infantilisé, vivant dans l'indifférence à travers un écran de télévision.

Décrite comme parfaite par les « gardiens de la vérité » comme le personnage de Beatty, la société dans laquelle les personnages vivent a en réalité renoncé au bonheur. Bien que cette société offre divers produits à ses citoyens pour les rendre heureux tout cela n'est fait que par pur appétit financier. Montag lui-même est victime de cela en s'endettant pour pouvoir acheter à Mildred un écran de télévision.

Tout n'est que façade et illusion. D'ailleurs, dès le début du roman, Montag se rend compte qu'il n'est pas heureux. Sa femme se trouve dans la même

situation, bien qu'elle ne s'en rende pas compte consciemment, puisqu'elle tente de se suicider. Et ce n'est pas la seule : « Des cas comme ça [...] on en a tellement depuis quelques années. » Cela semble normal, et tout le monde se meut dans l'indifférence.

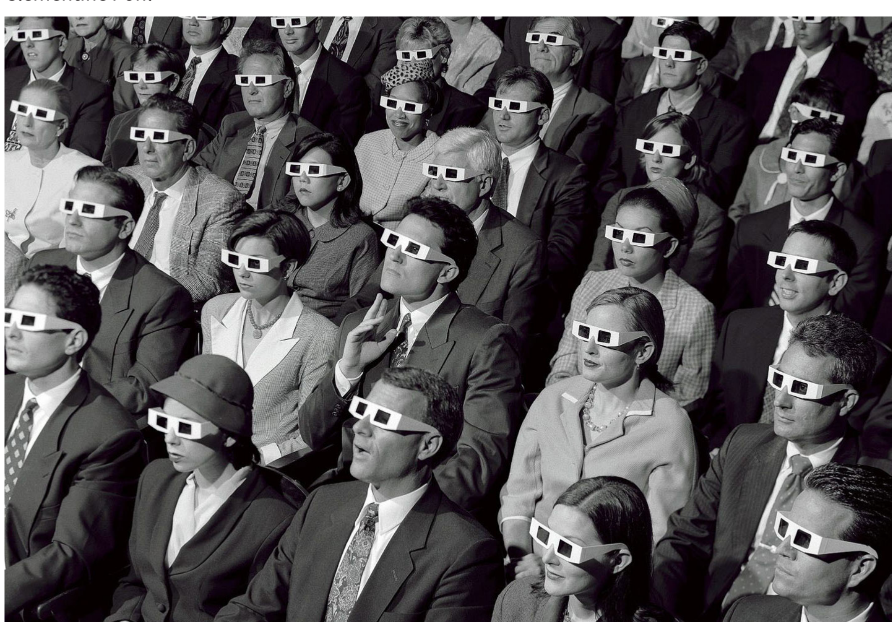
Société du spectacle, société télé-réalité

Ce qui a causé l'émergence d'une telle société, ce sont les méfaits de la culture de masse et le nivellement par le bas du système scolaire où le cinéma, les livres, la radio se sont mélangés en « une vaste soupe » comme l'explique le chef des pompiers. Le désintérêt prévaut désormais car les intellectuels ne se sont pas mobilisés, comme le personnage de Faber qui déclare : « J'ai vu où on allait, il y a longtemps de ça. Je n'ai rien dit. Je suis un de ces innocents qui auraient pu élever la voix quand personne ne voulait écouter les « coupables ». »

451 degrés Fahrenheit (232,8° Celsius) est le point d'auto-inflammation du papier, et donc des livres. Ce papier, et ces livres sont pourtant le support premier de la connaissance. Ils nous accompagnent tout au long de notre vie et jouent un rôle crucial dans notre éducation. Il est important de ne pas perdre cette soif d'apprendre aujourd'hui, et surtout de savoir exercer son esprit critique en toute occasion. Il semble que le monde d'aujourd'hui en a plus besoin que jamais.

Il est malheureusement aujourd'hui trop facile de se laisser tomber dans un endolorissement médiatique visuel. Néanmoins, la prochaine fois que vous vous apprêtez à allumer votre télé, tendez plutôt la main vers votre bibliothèque au lieu de votre télécommande, et attrapez un livre. Evitez que la connaissance ne tombe en voie de disparition.


Clémentine Pohl



THE YOUNG POPE DE PAOLO SORRENTINO : SÉRIE DE CINÉASTE

Eloïse Bouré

The Young Pope, la toute récente série de Paolo Sorrentino (La Grande Bellezza, Youth...), déploie en dix épisodes le début du pontificat de Lenny Belardo, alias Pie XIII : un pape jeune, séduisant et on ne peut plus iconoclaste incarné par Jude Law. Fruit d'une collaboration internationale sans précédent, jouissant d'un casting prestigieux, The Young Pope se révèle être un évènement télévisuel à l'image de la filmographie de Paolo Sorrentino et s'impose comme une véritable série de cinéaste.

Une coproduction internationale d'envergure

Une liberté artistique totale. C'est ce qu'a exigé Paolo Sorrentino au lancement du projet initié par le producteur italien Lorenzo Mieli, et c'est ce qu'il a obtenu, même lorsque de grands acteurs internationaux tels que Canal + et HBO se sont joints au projet. Le scénario et la vision du cinéaste autour du pitch audacieux ont su mettre tout le monde d'accord, et ont permis de débloquer la bagatelle de 40 millions d'euros de budget pour lui permettre de réaliser son projet dans les meilleures conditions. Ce n'est bien sûr pas la première fois qu'un cinéaste s'invite à la télévision : le phénomène est fréquent, et ce depuis les débuts du petit écran. Il tend même à s'amplifier ces dernières années à travers la création de séries ambitieuses qui déploient des moyens cinématographiques. Lars von Trier, David Lynch bien sûr (avec sa série culte Twin Peaks), ou plus récemment Jane Campion, Martin Scorsese ou Baz Luhrman se sont prêtés à l'exercice, et cependant peu d'entre eux ont joui d'une telle liberté et de la maîtrise de bout en bout de leurs séries originales. Paolo Sorrentino a conçu, écrit et réalisé tous les épisodes de The Young Pope dans leur intégralité, et il ne fait aucun doute quant à la paternité de l'oeuvre.

La quintessence du cinéma de Sorrentino

Pour la série, Paolo Sorrentino s'est entouré de son équipe habituelle (notamment Luca Bigazzi à la photographie et Ludovica Ferrario à la direction artistique), à qui il sait qu'il peut demander l'impossible pour développer l'esthétique baroque qui lui est caractéristique. Le travail était titanesque, entre la reconstitution en taille réelle de la chapelle Sixtine et les centaines de costumes confectionnés à la main, mais le pari est réussi. Tout semble authentique dans les moindres détails, et les images léchées sont aussi impactantes que l'iconographie religieuse des œuvres d'art omniprésentes dans les somptueux décors. Sorrentino signe une mise en scène virtuose et un travail des couleurs et de la lumière (d'une importance cruciale au vu du thème de la série) tout en précision. Il nous plonge à corps perdu dans des dialogues foisonnants d'une rare pertinence, pour mieux nous éblouir avec fulgurance à travers des scènes purement oniriques dont il a le secret, empreintes de symbolisme et de sacré. L'ensemble est porté par une BO jouissive et résolument moderne- la scène magistrale durant laquelle Pie XIII se prépare au son de I'm sexy and I know it, de LMFAO, restera probablement culte.

Un film de dix heures

Paolo Sorrentino, c'est aussi un cinéaste de la lenteur, du temps qui s'écoule, de l'introspection et de la quotidienneté. Quel meilleur endroit que le Vatican pour explorer ce rythme ? Comme l'ensemble des personnages, on est cloîtré à l'intérieur du palais pontifical, des lieux de culte, des chambres, des bureaux, ce qui fait des excursions à l'étranger et dans le passé de Lenny de véritables respirations dans le récit. Le format de la série semble également parfait pour allier, selon Sorrentino lui-même, la puissance romanesque de la littérature et celle des images de cinéma. En résulte un long film de dix heures lui permettant d'explorer à fond l'évolution et la psychologie de son personnage principal, et de camper solidement des personnages secondaires et des intrigues transversales tout aussi passionnants et profonds. Ces derniers sont incarnés par un casting international prestigieux : on y trouve aussi bien Cécile de France et Ludivine Sagnier que Diane Keaton sous les traits de l'opiniâtre Soeur Mary, ou encore Silvio Orlando, excellent dans le rôle du Cardinal Voiello, Secrétaire d'Etat manipulateur. Jude Law, parfait en tous points dans le rôle principal, signe probablement la meilleure performance de sa carrière et prouve sur la longueur qu'il est l'un des grands acteurs de sa génération.

Avec The Young Pope, Paolo Sorrentino dessine une nouvelle fois un personnage empreint de tragique Shakespearien, seul face à lui-même et face aux autres. Lenny Belardo, alias le pape Pie XIII, est comme il le proclame lui-même une véritable contradiction vivante, un personnage complexe hanté par l'abandon de ses parents, à la fois fort de ses certitudes radicales et pétri de doutes jusque dans sa foi. C'est un homme plein d'arrogance et de vanité mais également extrêmement réfléchi et empathique. Avant d'être pape, il est surtout un être humain ordinaire qui se retrouve investi d'un pouvoir extraordinaire.

Explorer la nature humaine

La religion et la politique, dont l'union est propre au fonctionnement interne du Vatican, sont au cœur des thématiques de la série, qui n'hésite pas à aborder de front les clichés et les sujets qui fâchent, sans jamais tomber dans la facilité ou la caricature. Cependant, le véritable intérêt de The Young Pope réside surtout ailleurs : dans la capacité de Paolo Sorrentino à explorer la nature humaine. Derrière le spectacle permanent de la religion, au delà des intrigues et machinations mesquines, ce sont en effet les êtres humains dans toute leur trivialité, dans toute leur complexité qu'il est intéressant de voir évoluer. L'humour et l'ironie -qui selon Sorrentino sont des traits de caractère inhérents au clergé -, s'infiltrent partout dans la série. Les ecclésiastiques de The Young Pope sont finalement des hommes comme les autres, qui portent des joggings, des maillots de foot et des tee-shirts à message quand ils ne sont pas dans la représentation de leur fonction. En dépeignant finement chaque personnage par petites touches, The Young Pope interroge le rapport à la foi, au pouvoir, à la solitude et les questionnements existentiels de tout un chacun face à l'immensité d'un monde moderne parfois difficile à appréhender. La série est un miroir pour cette réalité dans laquelle elle s'ancre résolument et la présence à la tête de l'Eglise de ce pape irrévérencieux, qui entend gérer son image et sa célébrité à l'instar de Banksy ou des Daft Punks prend tout son sens.

En dix épisodes, The Young Pope s'affirme donc comme un projet ambitieux qui rassemble les talents dans une collaboration internationale, laissant espérer le meilleur pour l'avenir des séries télévisées. Il ne reste plus qu'à attendre la saison 2, qui ne devrait arriver sur nos écrans que dans deux à trois ans... Paolo Sorrentino prépare cependant son nouveau long-métrage pour faire patienter les fans : un biopic sur un autre homme de pouvoir controversé, l'ancien président italien Silvio Berlusconi. Que ce soit à travers le format télé ou le cinéma, nul doute que le cinéaste italien continuera encore longtemps à explorer les thématiques qui lui sont chères, dans une recherche inlassable de beauté qui ne manquera pas de nous emporter.

DONALD TRUMP ET HUGO CHAVEZ, ROIS DE LA MÉDIATISATION ?

L'un relève d'une forme de socialisme et l'autre du conservatisme. Ils ne sont ni du même pays ni de la même génération. Et pourtant, beaucoup de similitudes politiques sont perceptibles entre Hugo Chavez et Donald Trump. Tour d'horizon d'une médiatisation hors normes.

Camille Aujames





Tout juste élu 45ème président des Etats-Unis, Donald Trump fait l'objet de vives critiques mais aussi de grands soulagements. Omniprésent dans les médias depuis le début de sa campagne, ce républicain a su user de stratégies médiatiques puissantes pour rester constamment sur le devant de la scène. Une telle médiatisation est recherchée et orchestrée par de nombreux chefs d'Etats mais pour des résultats très contrastés. C'est en cela que Donald Trump peut être comparé au défunt président vénézuélien Hugo Chavez. Ce dernier, en poste de 1999 à 2013, a su jouer de son image et d'une forte présence médiatique pour gagner la sympathie du peuple, une sorte de « Père de la Patrie », héritier de Simon Bolivar.

Tout deux ne sont pas arrivés sur l'échiquier politique sans s'imposer médiatiquement au préalable. A la suite du premier putsch manqué contre Carlos Andres Perez en février 1992, Hugo Chavez enregistre une vidéo dans laquelle il appelle les Vénézuéliens à l'insurrection lors d'un second putsch en novembre 1992. A sa sortie de prison, il fonde son propre parti politique et se fait élire président. Après une présence télévisuelle coup de poing, il instaure une médiatisation continue et privée de sa personne illustrée par l'émission « Alo Presidente ».

De la même manière, Donald Trump s'est imposé télévisuellement avec la création de l'émission « The Apprentice ». Pour l'Américain, qui n'a pas utilisé la force armée pour accéder au pouvoir comme Chavez, la puissance de l'image a été primordiale dans la construction de sa personnalité politique. Cette émission de télé-réalité, diffusée sur la NBC, était centrée autour d'une grande personnalité financière (lui-même), qui faisait passer à plusieurs postulants des épreuves d'embauches éliminatoires dans le but d'accéder à un poste très bien rémunéré. Les Américains ont appris à connaître

cette figure du monde des affaires mais également à l'associer avec une idée simple : tout problème financier peut être résolu efficacement et facilement de manière autoritaire.

Grands provocateurs

S'imposer médiatiquement est une chose, mais préserver ce statut en est une autre. Les deux hommes politiques ont été — et Trump l'est toujours — de grands provocateurs. Très critiques et offensifs envers leurs opposants politiques, ils ont adopté un langage fort, rapide et sévère. Donald Trump s'est fait remarquer pour avoir qualifié à de nombreuses reprises, lors des débats télévisés, le républicain Ted Cruz de menteur jusqu'à le surnommer « Ted le menteur ». Leurs discours relèvent plus du sensationnel que du politique. L'avantage d'une telle parole ? Avoir un impact émotionnel immédiat chez l'auditeur ou le spectateur. Le choc provoqué est ensuite relayé maintes fois par les médias. C'est ainsi que l'on obtient la sur-médiatisation d'une personnalité.

Bien que le sensationnel soit équivoque, la parole est tout de même politique. Politique dans le sens de réfléchie et très orchestrée. Donald Trump a rendu visite au président mexicain Enrique Peña Nieto à Mexico, une rencontre qui s'est terminée par un discours diplomatique apaisé et construit. Pourtant, plus tard dans la même journée, il s'est rendu à Phoenix où il a prononcé un discours virulent au sujet des immigrés mexicains illégaux et de son projet de faire construire un mur-frontière entre les deux pays, mur qui serait financé intégralement par le Mexique. Donald Trump, tout comme Hugo Chavez, sont conscients des publics auxquels ils s'adressent.

La parole n'est pas seulement violente, elle est aussi fédératrice. Les deux hommes politiques promettent le retour à une nation forte, un retour qui ne peut se faire qu'en évinçant ses ennemis. Dans le cas du Vénézuela, les ennemis du pays étaient les « gringos », les Américains, leur hard et soft power. Hugo Chavez a contré cette toute puissance américaine lors de G15 (pays non alignés) et par la création d'une chaîne de télévision « qui diffuserait les informations venant du Sud » appelée communément « Télé Chavez ». A l'affirmation d'un ennemi commun à abattre, s'ajoute l'idée d'une communion du peuple autour de son chef. Par exemple, pour sa campagne présidentielle de 2006, Hugo Chavez avait développé un spot publicitaire appelé « Por Amor » (pour l'amour). Donald Trump a, quant à lui, choisi de nommer sa campagne présidentielle « Make America Great Again ».

Hugo Chavez tout comme Donald Trump ont été élus en tant qu'outsiders de la politique, le premier venait d'une famille modeste et le second est né une petite cuillère dans la bouche. De deux positionnements politiques différents, ils ont pourtant une perception populiste de la société : « nous contre eux ». Leur rhétorique est simple : utiliser les termes de classes, de nation et de races pour expliciter la société. De plus, les deux hommes semblent ne pas tenir compte des institutions publiques et des lois.

Chavez et Trump, As de Twitter

Pour rassembler le peuple autour de ses idées, Hugo Chavez a également créé une médiatisation forcée de sa personne. 2 544 heures, soit 7 h à 8 h par jour pendant un an et demi d'interventions de Chavez relayées par les médias ont été comptabilisées par Antonio Pasquali de l'Unesc. C'était un président qui parlait beaucoup, notamment dans des émissions « cadenas » retransmises simultanément sur toutes les antennes radios et télévisées. Et lorsque sa trachéotomie ne lui a plus permis de parler, Hugo Chavez a créé un compte Twitter pour s'adresser directement à son peuple.

Entre 2010 - la création du compte Twitter de Chavez - et 2013, année de sa mort, il a écrit plus de 1 800 tweets. Plus de quatre millions de personnes suivaient le compte du président, soit le président du monde le plus suivi sur le réseau social après les 27 millions de followers de Barack Obama et aujourd'hui les 16 millions de Donald Trump. Le compte lui permettait de poursuivre ses critiques contre ses opposants mais également d'annoncer certaines décisions politiques comme la hausse du salaire minimum ou la nomination de ministres avant même de les annoncer officiellement.

Twitter a été et reste un outil communicationnel majeur pour Donal Trump également. Tout comme l'ancien président vénézuélien, le site de microblogging lui permet une proximité totale avec ses électeurs. Mais pour lui, Twitter est aussi un moyen de se défendre contre des médias menteurs qui déformeraient ses propos. Il en a fait un outil de communication et de prise de position politique. Son utilisation massive de la plateforme a pourtant été le théâtre de provocations et d'insultes contre 282 personnes selon le New York Times.

A deux personnalités politiques bien différentes, une même façon de se positionner médiatiquement. A tout miser sur une sur-médiatisation, Donald Trump n'a-t-il pas perdu de vu son rôle de président de Etats-Unis ?

LE LANGAGE EMOJIS : UN NOUVEAU MODE DE COMMUNICATION ?

Le terme emojis provient du japonais : « e » désigne une image, et « moji » une lettre. En somme, il s'agit d'un caractère qui évoque à lui tout seule une image porteuse de sens. Le développeur du clavier Facemoji a relevé les statistiques d'utilisation des emojis dans le monde qui concernent des millions d'utilisateurs. Cette étude révèle que ce sont les français qui utilisent le plus les emojis quotidiennement, avec 71% d'utilisateurs ! Derrière la France on trouve par exemple les Etats-Unis avec un score de 48%, ou encore l'Inde avec 29%.

Qui n'a jamais répondu à un SMS par un simple emoji ? Si les emojis existent depuis un certain nombre d'années maintenant, leur utilisation a littéralement explosé quand Apple les a intégrés au clavier de l'iPhone en 2011. Aujourd'hui les emojis sont omniprésents dans nos communications, de petits pictogrammes qui ont le pouvoir de ponctuer nos propos et traduire nos émotions en un seul et même caractère. En l'espace de quelques années, ils ont pris une place grandissante dans la vie des utilisateurs et font désormais partie intégrante de notre quotidien. Aujourd'hui incontournable, le terme « emoji » fera d'ailleurs son entrée dans le Petit Robert dès 2017. Serions-nous envahis par la vague emojis ?

Une plus grande facilité d'accès, pour une utilisation croissante.

Aujourd'hui, les emojis se comptent en effet par centaines et sont entrés dans les mœurs de la génération 2.0, et plus seulement sur le clavier de leur smartphone. On trouvait certes par le passé des émoticônes sur des plateformes de chat comme Messenger, mais le choix de ces derniers était assez restreint, et leur usage s'est éteint il y a quelques années en même temps que ce type de plateformes. Pourtant, récemment, de nombreux sites et applications proposent une plus grande facilité d'accès à ces petits pictogrammes sur de plus nombreux supports. Après leur invasion sur nos claviers de smartphones, ils débarquent maintenant sur nos claviers d'ordinateurs grâce à des plateformes comme Emojirepo.com par exemple. Le principe est simple : cherchez un emoji dans la base de données, copiez puis collez-le dans n'importe quel texte sur votre ordinateur. Si le site est uniquement disponible dans sa version anglophone pour le moment, il met en avant de manière claire le nouveau mode de communication d'envergure mondiale que sont aujourd'hui les emojis. On a pu également voir apparaître récemment une mise à jour iOS proposant de remplacer directement un mot par l'emoji correspondant. Si par SMS il devient rare de ne pas ponctuer ses phrases par une petite tête jaune ou autres personnages, animaux et objets, il en sera vraisemblablement bientôt de même sur ordinateur. Certains peuvent y voir un impact négatif sur la façon d'écrire, invoquant le fait que les jeunes générations ne prennent plus le temps d'écrire réellement avec des mots. Un appauvrissement de la langue française, donc ?

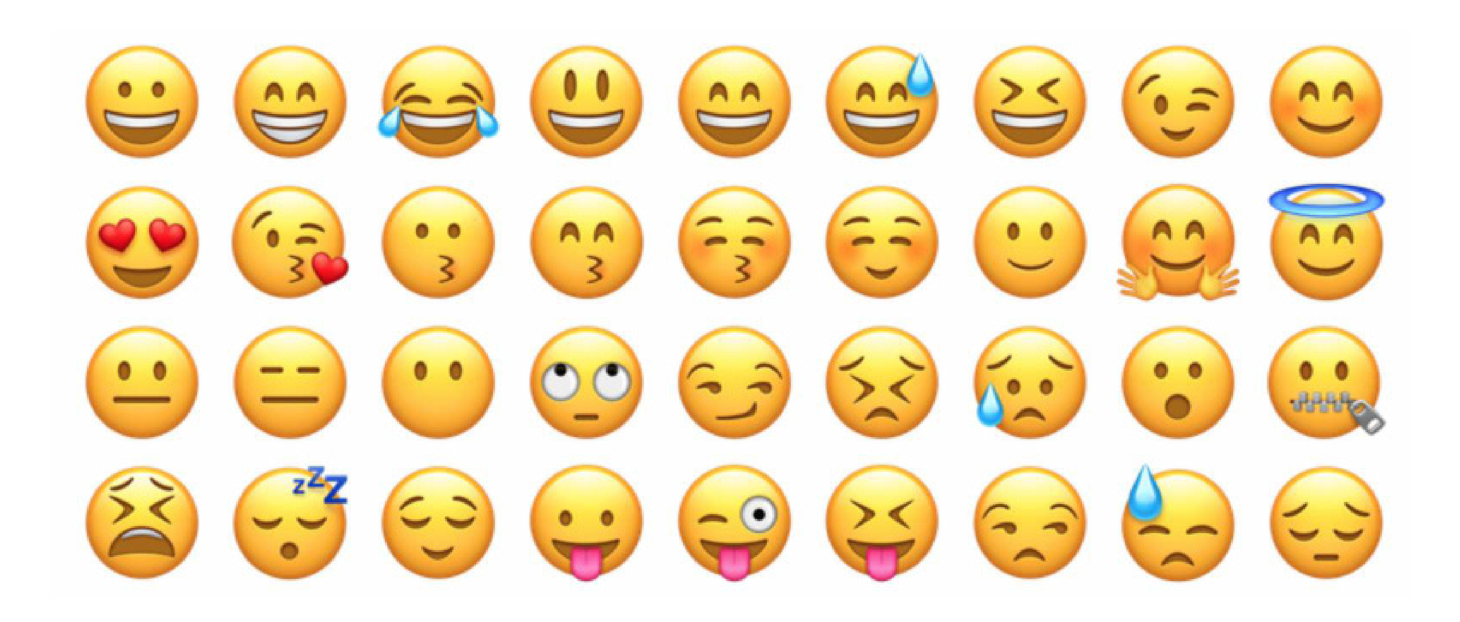
Alors, enrichissement ou envahissement de la langue ?

Que celui qui n'a jamais pensé en emojis me jette la première pierre ! Au-delà d'écrire emojis, la génération 2.0 pense emojis. Pourquoi ? Parce qu'exprimer sa pensée via un clavier est considéré comme plus simple, plus rapide, et que bon nombre d'utilisateurs considèrent que parfois, un emoji reflète mieux une pensée que des mots. L'emoji se transforme alors en un symbole rempli de sens, explicite ou implicite. On se souvient en effet de l'utilisation détournée de certains pictogrammes, celui de la pêche ou de l'aubergine par exemple, qui ont pu renfermer une connotation

sexuelle après détournement de leur sens premier. On peut alors rapprocher l'emoji du hiéroglyphe ou de l'idéogramme chinois ; un symbole signifiant, qui revêt potentiellement un sens caché, et sert à véhiculer une idée, une émotion, un sens. Le langage emoji serait-il en passe de devenir une sorte de langage universel des émotions ? Pour la linguiste Gretchen McCulloch, il s'agit « d'un complément au langage, mais pas un langage à part entière ». Au-delà d'un enrichissement ou d'un envahissement du langage, il s'agit avant tout « d'une évolution de notre façon de communiquer ».

Les emojis comme reflet de problématiques sociétales ?

En plus d'être considérés comme une évolution 2.0 du langage, les emojis peuvent être envisagés comme un reflet des problématiques et évolutions sociales et sociétales un peu partout dans le monde. En effet, on a pu voir apparaître récemment une option permettant de changer la couleur de peau des personnages, ou encore des emojis représentant des couples homosexuels et des familles homoparentales. D'ailleurs, après validation par le Consortium Unicode (l'organisme dont le rôle est d'étudier et de valider ou non les nouvelles propositions d'emojis), le drapeau LGBT fera son apparition sur nos claviers en 2017, tout comme l'emoji de femme musulmane voilée, réclamé par la jeune lycéenne saoudienne Rayouf Alhumedhia sur le site EmojiRequest, site permettant aux internautes de voter pour les propositions de futurs emojis. Ils ont été plus de 5300 à voter pour celui proposé par la jeune femme ! Avec cette popularité croissante qui les caractérise, les emojis n'ont d'autres choix que de s'adapter à ces utilisateurs afin d'en satisfaire le plus grand nombre. Les propositions de nouveaux emojis comme celui de la femme voilée, ou l'apparition de personnages de couleur ou de couples de même sexe traduisent pour sûr les changements sociétaux que nous traversons et dans lesquels nous évoluons. Pourraient-ils également prédire l'acceptation de ces derniers ?



LES BLOCKBUSTERS POUR ADOLESCENTS : CE NOUVEL IMAGINAIRE QUI NE LAISSE PAS DE PLACE AU LIBRE-ARBITRE

Le Labyrinthe, Divergente, Hunger games, Twilight... Tous ces noms de films doivent vous dire quelque chose. Si l'on met de côté le dernier, qui appartient plutôt au genre fantastique, tous ont un point commun évident. Lequel ? Ils sont tous considérés comme des dystopies. Et tous visent un public relativement jeune, situé quelque part entre l'adolescence et le début de l'âge adulte.

Emma Henning

[NDR : Cet article, discutant des intrigues de certains de ces films, contient des spoilers]

Une dystopie peut être définie comme étant une contre-utopie, soit une histoire se déroulant dans une société imaginaire, futuriste, et ne fonctionnant pas aussi bien qu'on pourrait le croire. Il s'agit souvent d'un univers post-apocalyptique, qui permet de repartir sur des bases prétendues saines, et qui renforcent la hiérarchie d'une société qui, en l'occurrence, pèse par trop sur les individus. Ce genre est en fait une critique de l'utopie, et vise à révéler tout ce qu'elle pourrait avoir de mauvais dans ses désirs de perfection.

Le héros comme événement perturbateur

En effet, dans Le Labyrinthe, Divergente et Hunger games, la population est divisée en castes ou districts ; chacun a sa place, tout doit suivre un certain ordre. Mais bien évidemment, un beau jour un jeune trouble-fête décide que non, il ne trouve pas sa place dans ce monde et refuse de jouer selon les règles. Jeune, disons-nous, car il s'agit effectivement d'une littérature centrée sur des adolescents, pour des adolescents. On a ainsi affaire au schéma classique du roman d'initiation : le lecteur a accès aux événements à travers un héros ou une héroïne dont on suit le parcours dans un monde qu'il ne comprend pas, ce qui permet de s'y identifier plus facilement : on découvre cet univers nouveau avec lui.

Mais ce qui fait souvent l'intérêt de l'histoire et fait figure d'élément déclencheur, c'est la révélation d'une différence avec ses semblables ; porteur d'une anomalie (le caractère divergent qui empêche de rentrer dans une caste définie pour Tris, l'imperméabilité de son esprit aux pouvoirs des vampires pour Bella, des souvenirs étranges d'une autre vie pour Thomas...), le héros ne rentre pas dans le moule et finit par se rebeller contre le système étouffant qui veut l'éliminer. Car bien évidemment, ces sociétés-là n'aiment pas le désordre et préfèrent supprimer la différence que se repenser calmement.

La rébellion a alors lieu à cause d'un élément interne, déjà présent en le personnage, et souvent à son insu. Le système est bien rejeté car il est montré injuste sous une apparence d'harmonie. On touche là à un questionnement éternel sur la meilleure manière d'organiser une société et qui pourrait être traité de manière subtile et délicate à l'image de la situation, mais... non. A cela est préféré une situation manichéenne, avec un héros presque seul contre tous, et surtout montré comme le premier à vouloir changer les choses. Car entendons-nous bien ; avant lui, durant les dizaines voire centaines d'années ayant conduit à un tel monde, personne n'avait voulu ou pu bousculer les choses. Et c'est ainsi qu'à 17-18 ans un petit jeune, portant souvent un regard frais presque naïf sur le monde, arrive à renverser tout un système.

Ces héros sont-ils vraiment des exemples ?

Soit, ces histoires nous montrent de vrais héros, au caractère extra-ordinaire, et on peut toujours croire que c'est la ténacité de Katniss (Hunger games), de Tris (Divergente) et de Thomas (Le Labyrinthe) qui entraîne tout le reste et parvient à leur faire déclencher et mener une cascade de rébellions. Ces personnages sont exemplaires et se posent comme autant de modèles à suivre. Mais c'est malheureusement toujours esquissé sur le modèle-type du « suis ton cœur », ton

instinct, ta nature. Même lors de choix cornéliens, tout obligés qu'ils sont, les héros ne peuvent être blâmés de leur décision finale. A la fin du premier Hunger games, Katniss refuse de choisir selon les règles du jeu, et elle a bien de la chance que Panem cède sous la pression. Mais il y a fort à parier que si elle avait choisi de tuer ou de se laisser tuer, et pas de menacer les organisateurs d'un double suicide sans vainqueur, son choix aurait de toute façon été accepté par le spectateur, car il s'agissait d'un réel dilemme, sans véritable bon choix ; se laisser mourir aurait été un beau geste de sacrifice, mais d'un autre côté, refuser de le faire permettait de pouvoir nourrir et protéger sa famille plus longtemps. Grâce à ces sortes d'échappatoires scénaristiques, telle une troisième option miraculeuse qui s'offre à la manière d'un deus ex machina, il est rare de pouvoir blâmer un héros de ce genre à cause d'une action moralement condamnable. Ce qui prime est la loi de la nécessité, qui finit elle-même par gouverner le héros. Hollywood commence un peu à creuser cette dimension univoque du personnage moralement infaillible dans ses films de super-héros, mais cela s'inscrit dans une volonté de le rapprocher du spectateur et non pas dans une tentative de révéler le pouvoir que monsieur tout le monde tient déjà dans ses mains.

En effet, le héros est humanisé pour qu'on s'y attache. Mais même si, tout comme le public, il est rempli de doutes et d'étonnement quant au monde qui l'entoure, il reste difficile de s'identifier réellement à lui. Car sa condition sort de l'ordinaire ; s'il se dresse contre le monde, c'est presque sans le choisir et le vouloir, grâce à des capacités innées. Bella de Twilight n'a pas choisi d'être imperméable aux attaques psychiques, Thomas du Labyrinthe demeure un rat de laboratoire aux mouvements anticipés par le programme qui l'a élevé, et il devient bien difficile de distinguer ce qu'il a choisi de faire de lui-même de ce qui a été calculé au préalable par les scientifiques. Ce genre de protagoniste incarne donc un modèle dont on peut rêver pour s'évader, mais qu'on ne peut pas suivre. Ces exemples ne racontent pas comment remettre en question notre monde, la société, de l'intérieur, en en étant un membre capable de réfléchir sur lui-même et ce petit univers confortable, mais comment un vrai héros, grâce à une faculté extraordinaire, innée, grandit et sauve le monde. Il ne s'agit pas réellement d'un monsieur tout-le-monde, intérieurement faillible et corruptible, et quelquefois impuissant et malchanceux.

Plutôt qu'une réflexion, c'est une évasion qui nous est proposée

Si l'on doit qualifier cette nouvelle littérature, qui succède à une longue lignée d'œuvres dystopiques du XXè siècle en y immergeant des adolescents, ce serait plutôt comme échappatoire que comme fiction engagée. Ces héros sont créés ainsi pour attirer les jeunes lecteurs ; « et si j'avais quelque chose de spécial, moi aussi ? » pourrait-on se demander, à l'image du jeune garçon/de la jeune fille qu'on était il y a quelques années, se demandant si l'on recevrait bientôt notre lettre de Poudlard.
A la manière de Brecht, on pourrait peut-être aussi déplorer un cruel besoin de rêver, une impression persistante du spectateur moyen d'être bien impuissant et bien incapable de changer les choses dans la société à laquelle il appartient. Ainsi déclarait-il dans La Vie de Galilée, en 1938 : « malheureux, le pays qui a besoin de héros ». Malheureux les hommes qui s'en remettent à un hypothétique pouvoir supérieur qu'incarnerait un héros choisi et fait par le destin. Cette idée, pourtant empreinte d'humilité, refuse cependant toute liberté et toute efficacité à nos actions. A ce moment-là, à quoi bon essayer de changer les choses par soi-même ? Autant aller se vider l'esprit dans une salle obscure, un cornet de pop-corn à la main.

Ce qui est surtout dommage, c'est que ces blockbusters, puisqu'il faut les appeler par leur nom, ne vont en fait pas au-delà de ces caractéristiques qu'on leur reproche bien trop souvent : l'objectif reste plutôt de divertir que de faire réfléchir, et on privilégiera les scènes d'action et le rythme, capables de nous hypnotiser pendant deux heures assis dans un fauteuil, à une réelle réflexion de fond.

Le blogueur L'Odieux Connard vous le montrera : souvent, même le plus simple des films manque cruellement de cohérence, à tel point que son scénario, au bout de deux minutes de relecture, semble souvent ridicule. Allez jeter un coup d'œil à ses critiques, si vous ne les connaissez pas déjà et que son ton particulier ne vous rebute pas. Non seulement est-il très perspicace, et très doué pour nous faire réfléchir un peu au pouvoir happant du cinéma, mais son humour décapant, s'il oblige une condamnation sans appel de films tout compte fait médiocres, est aussi très efficace.

Les dystopies et mondes fictifs sont indubitablement à la mode dans les médias pour jeunes adultes : serait-ce le signe d'une lassitude générale de notre société, vue comme injuste et insuffisante ? Le genre n'est pourtant pas nouveau et remonte à près d'un siècle, tandis que sa première face, incarnée par l'utopie, est encore plus ancienne. Mais malheureusement, à travers ces tentatives répétées de nous faire réfléchir à ce qui nous entoure et ce qui fait de nous ce que nous sommes, les plus gros succès restent ceux rencontrés par ces films enthousiasmants, certes, mais qui ne parviennent, au mieux, qu'à nous frapper d'effroi un instant jusqu'à la résolution finale de l'histoire. Rassurés par l'issue de cette fiction déroutante, il ne nous reste plus qu'à rentrer chez nous, soulagés que de telles horreurs demeurent des projections bien éloignées de nos vies, de nos gouvernements, et de nos sociétés.

«NE PARTEZ PAS !»

Le 16 novembre, le président russe Vladimir Poutine a annoncé dans une allocation officielle le retrait de son pays de la Cour Pénale Internationale. Si à première vue, cette décision est extrêmement importante pour la justice pénale internationale, ce retrait n'est que symbolique car la Russie n'avait pas ratifié le Statut de Rome qui établissait la CPI, et donc n'avait pas autant d'obligations que d'autres pays. Mais dans les derniers mois, certains pays africains ont pris la même décision, qui n'est cette fois pas symbolique puisqu'ils ont ratifié le Statut.

La Cour Pénale Internationale (CPI) est juridiction pénale universelle chargée de juger les personnes et états accusés de génocide, crimes contre l'humanité, crimes de masse ou agression. Créée par le Statut de Rome en 2002, actuellement 124 pays en font partie. Certains pays comme la Russie ou les Etats-Unis ont signé le Statut mais ne l'ont pas ratifié. La CPI intervient après une enquête préliminaire, lorsque les justices nationales ne sont pas en mesure ou n'ont pas la volonté de juger les crimes contre l'humanité et crimes de guerre qui se sont déroulés dans leur pays. La compétence de la Cour n'est pas rétroactive, ainsi les crimes commis avant 2002 ne peuvent être jugés.

Le 16 Novembre 2016, la Russie a décidé de retirer sa signature du Statut de Rome, rendant alors son retrait de la CPI immédiat. Cela fait déjà plusieurs années que Poutine parle de retirer sa signature du Statut, et ce pour plusieurs raisons. Son opposition à la CPI s'est faite en 2013, lorsque le Conseil de Sécurité des Nations Unies a demandé l'ouverture d'une enquête de la Cour sur les crimes de guerre commis en Syrie. Puis, en 2016, la procureure de la CPI, Fatou Bensouda, a ouvert début janvier une enquête sur les crimes commis lors du conflit russo-georgien de 2008. La Russie est également visée par un examen préliminaire sur la situation en Ukraine.

Ce qui pose problème à Poutine est le fait que la Cour, dans le cadre de l'enquête sur la guerre en Géorgie, a choisi de se concentrer sur les crimes commis par les milices sud-ossètes et les forces russes, et non pas sur les violations des troupes géorgiennes. Pourtant, dans le principe, la Russie accepte la CPI puisqu'elle avait déjà accepté les enquêtes sur le Darfour et la Libye. Mais Poutine reproche à la Cour son manque d'indépendance et son parti pris contre la Russie. Pour la situation en Ukraine par exemple, la communauté internationale avait soutenu les forces pro-européennes : « Le fait que la CPI ait répondu favorablement à une demande faite par des personnes arrivées au pouvoir suite à un coup d'Etat, confirme que ladite structure est simplement complice de coup d'Etat qui a eu lieu en Ukraine », selon Alexandr Mezyakov, professeur à l'Académie de Droit International de Kazan. La Cour a également déçu les espoirs russes, pour le

Ministre des Affaires Etrangères russes : « La Cour n’a pas été à la hauteur des espoirs qui ont été placés en elle et elle n’est jamais devenue une institution véritablement indépendante et faisant autorité en justice internationale ».

Toutefois, malgré le tout le bruit qu’a fait cette décision de retrait, celle-ci n’est que symbolique. La Russie n’ayant pas ratifié le Statut de Rome mais seulement signé, donc ses obligations ne sont pas les mêmes qu’un état qui fait entièrement partie de la CPI. Ce retrait ne signifie rien. D’autres états faisant entièrement partie de la CPI ont entamé la procédure nécessaire pour se retirer de la Cour. Parmi eux, le Burundi, l’Afrique du Sud, ou encore la Gambie.

Ces pays se rebellent contre le système de justice pénale internationale, qui selon eux est à double vitesse. Ils accusent la Cour d’être néo-colonialiste, en condamnant les dirigeants africains pour leurs crimes commis, ainsi que les petits pays qui ne pèsent pas grand-chose dans la communauté internationale, alors que les grands pays ne sont pas touchés par les poursuites pénales de la CPI. Leurs actions sont restées impunies en Irak, en Palestine, en Syrie… alors que les pays africains sont systématiquement poursuivis. Les pays africains demandent également la protection de l’indemnité présidentielle des dirigeants, point qui leur est cher, notamment en Afrique du Sud. Mais l’immunité présidentielle n’est pas reconnue par la CPI.

Le Burundi, l’Afrique du Sud et la Gambie ont entamé le processus de retrait de la CPI, qui, selon l’article 127 du Statut de Rome, les engage à partir du moment où la Cour reçoit la notification formelle de retrait, à rester membre de la CPI encore un an, avec toutes les obligations qui s’ensuivent. C’est-à-dire que pendant cette année, ces pays font toujours partie de la Cour et doivent toujours répondre de leurs actes si la Cour parvient à une décision. Ils peuvent toujours faire l’objet d’une enquête pénale, et si une décision est prise avant leur retrait officiel, celle-ci est irrévocable et inconditionnelle.

Finalement, c’est la structure même de la CPI qui permet aux pays de la quitter sans aucune conséquence et avant d’être poursuivi. Malheureusement, la justice pénale internationale ne peut empêcher que cette décision soit prise. Le retrait de la CPI se fait sur une base volontariste, et forcer les états à rester dans le système serait considéré comme une violation de leur souveraineté. Pour éviter que les états quittent la Cour, faut-il envisager une réforme du système ? Comment dépasser le parti pris de « l’Ouest » et éviter le néo-colonialisme dans la manière de traiter les affaires internationales ? Il semble que l’échec de la CPI se trouve dans sa structure même, et il serait alors compliqué de dépasser ces défauts flagrants pour aller vers une justice pénale internationale juste, égale, et à laquelle tous les états devraient répondre.

SULLY : UN HÉROS POUR RÉPARER L'AMÉRIQUE

Les Etats-Unis n'ont pas d'Histoire. Du fait de leur création récente, par rapport aux autre pays occidentaux, ils n'ont pas eu le temps d'accumuler un héritage historique. C'est donc aux artistes que revient la tâche de fabriquer une mythologie commune. Conscient de cette fonction, Clint Eastwood se sert du cinéma pour fabriquer les figures héroïques américaines. Après le tireur d'élites d'American Sniper, le cinéaste s'attelle à Sully : un pilote qui a évité le crash de son avion en l'amerrissant dans l'Hudson.

Nicolas Renaud

On le sait, l'attentat du World Trade Center a provoqué une profonde fracture émotionnelle dans la société américaine. Depuis une dizaine d'années le cinéma américain est noyé dans le traumatisme post-11 septembre, pour le meilleur (La guerre des mondes) comme pour le pire (Man of Steel). Sully est sans doute l'un des films qui convoque le plus frontalement cet événement.

Une nation

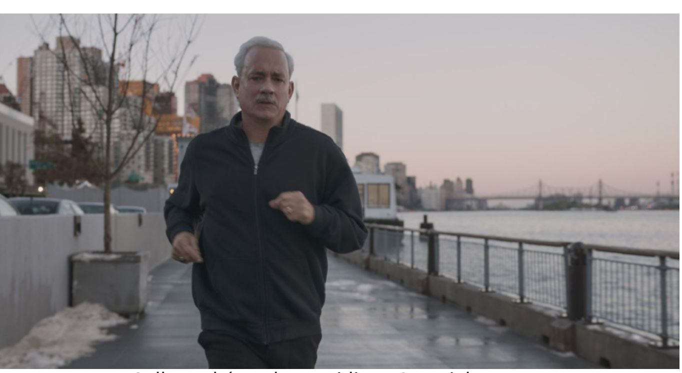
Avec son ouverture cauchemardesque, Eastwood repositionne le spectateur dans une position traumatique. D'autant plus que la spatialisation du son surround et le tournage au grand angle des caméras Imax dernier cri, amplifient l'immersion. C'est alors au héros d'aider le spectateur (donc le peuple américain) à se redresser. Pour cela on racontera non pas un avion qui s'écrase en plein New York, mais un avion qui sauve tous ses passagers.

Pour réparer la conscience collective américaine, le film va faire de cet événement anecdotique un fait autour duquel toute la société va se réunir. Ce n'est donc pas innocent si le montage répète l'accident selon différents points de vues. Cela permet au réalisateur de décrire toutes les couches de la société qui viennent au secours des passagers : les garde-côtes, le personnel de la tour de contrôle, les hôtesses de l'air, la police, les pompiers… C'est symboliquement toute la population new-yorkaise (donc américaine) qui se rassemble.

Un héros

Il est important que l'Amérique soit réparée, mais il l'est tout autant de savoir par qui. Clint Eastwood ne dépeint pas n'importe quel héros. Il s'agit d'un citoyen, lambda ; celui qui va dans des bars, court sur les bords de l'Hudson et doit travailler pour nourrir sa famille. C'est son acte héroïque qui va l'arracher à son quotidien. Cela ne se fera pas sans violence car les médias sont décrits comme des agresseurs (la violence des flashs et l'invasion dans le privé) ou des rapaces (sans la moindre information ils émettront l'hypothèse d'un accident mortel).

Plus que l'événement en soi, l'héroïsme vient du fait qu'il tient tête au système et parvient à le faire plier. Ainsi il s'inscrit dans la même veine que le personnage du Pont des espions de Steven Spielberg, déjà incarné par Tom Hanks. Pour Clint Eastwood le héros qui redonne foi au peuple américain est celui qui affronte les institutions. Même si tous tentent de le déstabiliser, il garde confiance en lui. Surtout, et sans dévoiler le dénouement, le personnage fait écrouler l'artificialité du système en y réinjectant de l'humain, valeur première de la figure Eastwoodienne.

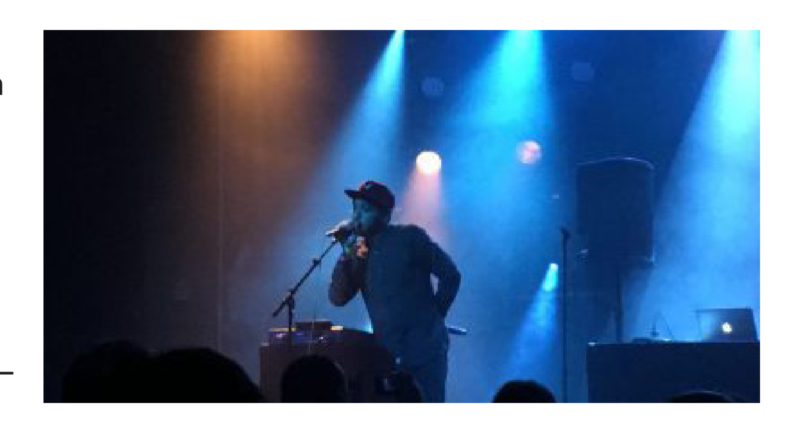

Sully, un héros du quotidien - Copyright Warner Bros. France

Héros, il l'est avant tout pour le spectateur. La structure narrative du film, faite de multiples flashbacks, permet de questionner notre rapport au personnage. Avec les informations qui nous sont communiquées au préalable, nous sommes à même de juger son comportement. Au final le héros permet l'union de la salle de cinéma, et a fortiori, de l'Amérique.

RENCONTRE AVEC CHYNO : «SYRIENS OU OCCIDENTAUX, NOUS SOMMES TOUS ÉGAUX»

Lors du Festival de Printemps de Bourges, nous avons rencontré Chyno, un artiste syro-philippin qui utilise son rap comme une arme pour casser les clichés sur le Proche-Orient. En avril dernier, il est venu présenter son nouvel album Making Music to Feel at Home

Charlotte Jouhanneau



Musique

Qu'est ce que ça représente pour toi de faire partie du Printemps de Bourges cette année ?
C'est un des plus grands festivals que j'aie pu faire en tant qu'artiste solo. Je suis très excité et impatient de voir la suite de cette aventure, sur scène ce soir. Mais c'est un véritable honneur d'être présent à un si grand festival.

Grand nombre d'artistes trouve les voyages inspirants, qu'en penses-tu ?
Je suis d'accord, complètement. Je suis syrien et il y a tellement de connexions entre l'Europe et la Syrie. C'est une bonne chose pour moi de voir les choses «de l'intérieur». Je peux discuter avec les gens d'ici, avoir leur point de vue, c'est très enrichissant et très important pour moi. Maintenant que j'ai terminé mon album, c'est très rafraîchissant pour moi de voyager. Je peux remettre mes pensées à zéro et tout recommencer.

Pourquoi et quand as-tu commencé le hip-hop ?
J'écoute du hip-hop depuis 1993. J'ai toujours pensé que c'était la chose la plus cool qui m'était jamais arrivée. Au fil du temps, j'ai appris à apprécier le hip-hop de différentes façons. J'ai deux origines différentes mais je me sens impliqué dans la communauté hip-hop. C'est vraiment ça qui me représente.

Pourquoi avoir commencé une carrière en solo ?
La musique c'est aussi quelque chose que tu souhaites exprimer à ta façon, avec ton propre son. Quand tu travailles en groupe, tu te dois de faire des compromis. Je ne préfère pas être seul mais c'est vraiment différent, c'est une sorte de liberté.

Dans quelle langue préfères-tu écrire et chanter tes textes ?
En solo je chante en anglais, mais en arabe avec mon groupe. L'anglais reste ma première langue, c'est beaucoup plus confortable pour moi de chanter et de m'exprimer en anglais.

Tu as voyagé dans beaucoup de pays différents, dans lequel as-tu trouvé ton meilleur public ?
Je n'ai pas fait assez de concerts en France pour juger le public Français. C'est la première fois que je me produis en France alors je reporte ce jugement à plus tard. Sinon, l'Autriche m'a toujours très bien accueilli. Je pense que c'est parce qu'ils ont beaucoup de problèmes avec les migrants et les réfugiés, ils se sont concentrés sur ce que j'avais à dire.

Quel est le message que tu transmets à travers tes chansons ?
Je pratique d'abord l'art de la musique. Il n'y a pas de message particulier. J'aime faire partager l'environnement duquel je viens. J'aime transmettre des sentiments, pas seulement les miens mais aussi ceux des personnes qui m'entourent. Je montre à quel point nous sommes tous égaux qu'on soit Syriens ou Occidentaux. Je partage beaucoup d'amour et je dénonce la peur et la haine. Nous sommes tous les mêmes.

Quel artiste de la programmation du Printemps de Bourges préfères-tu ?
Je n'ai pas de préférences. J'aime découvrir toutes sortes de musiques et d'artistes. Mais les noms que je retiens sont Birdy Nam Nam et Ibrahim Maalouf, qui est un grand artiste. Il y a beaucoup de têtes d'affiche à ce festival et c'est vraiment magnifique pour moi d'en faire partie.

GEORGIO : « J'AI ENVIE DE VIVRE L'AVENTURE HÉRA »

Guillaume André

Le 4 novembre, sortait Héra, deuxième album de Georgio. Un pari risque qui s'est avéré payant pour le rappeur du XVIIIe. Pour Maze, il revient sur la genèse de ce projet, mais également sur sa vision de la politique, du rap ou encore de sa relation avec ses fans qu'il entretient à l'instinct et sur ses futurs projets.

Musique

Un peu plus d'un an après Bleu Noir, te revoilà de retour dans les bacs avec Héra. C'est un pari risqué, non ?

Ouais ! Attendre un an pour sortir un album, dans le rap d'aujourd'hui, c'est presque plus risqué que d'attendre deux ou trois ans. On est rentré dans un mode de consommation tellement rapide de la musique que le public pourrait réclamer un album tous les six mois. Pour l'anecdote, il y a encore deux mois, avant que l'album ne sorte, un mec qui me connaît sans vraiment me suivre m'a dit « Ah Georgio, t'as arrêté le rap ou quoi ? ». Après, je me dis qu'il ne représente pas une globalité, mais il y a eu des gens qui l'ont pensé. Au moins un (rires).

« Limite dans l'urgence »

A quel moment l'idée de Héra a germé dans ton esprit ?

Je ne sais pas vraiment quel est l'élément déclencheur. J'écris toujours. J'avais besoin de souffler après Bleu Noir. Mais, très rapidement, entre décembre 2015 et janvier 2016. Ma vie avait tellement changé. J'ai beaucoup bougé, j'ai rencontré pas mal de monde, je suis parti vers autre chose. Et là je me suis dit : « Putain ! Je suis dans un autre état d'esprit ! » Je me sentais limite dans l'urgence d'écrire un nouvel album. Je voulais vivre ce changement en chanson !

Cet album c'est le prolongement de Bleu Noir un peu.

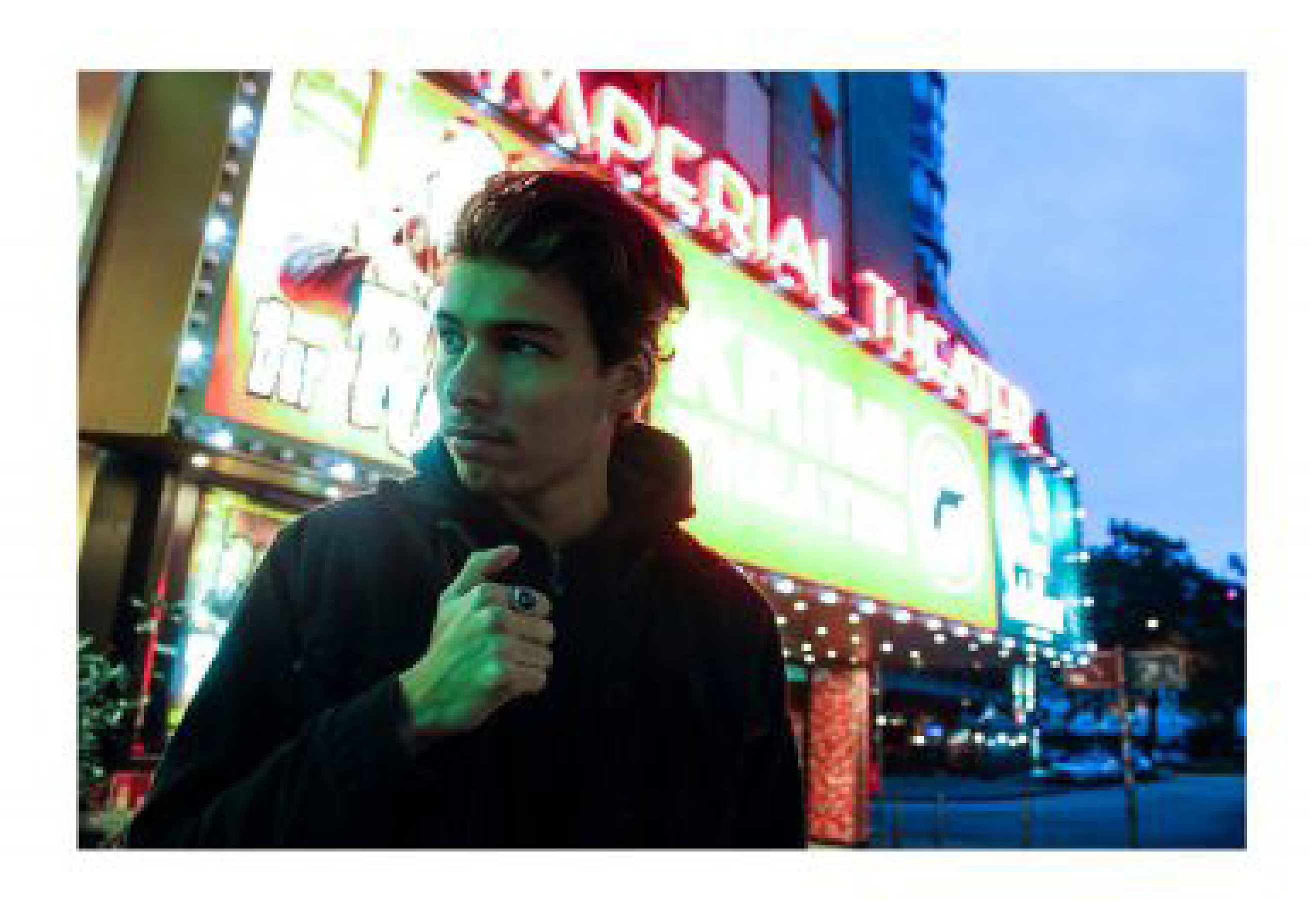
C'est la suite logique de mon histoire, mais, en même temps, elle est assez différente. Bleu Noir a marqué un tournant et Héra décrit ce tournant.

Le succès de la campagne de financement que tu avais lancée pour Bleu Noir, t'a donné confiance en ta fanbase pour sortir Héra, un an plus tard ?

Oui en partie. Il y a aussi eu les bons retours que j'ai eus concernant Bleu Noir. J'ai rencontré beaucoup de gens qui avaient aimé le projet pendant ma tournée. C'était 70 dates en un an alors forcément, ça donne du baume au cœur, du courage, de la force pour sortir un album dans la foulée et faire autre chose.

Héra t'a été inspiré, en partie, par ta tournée, mais il y a un côté Fauve dans cet album.

Ouais parce qu'il y a un côté rock dans les sonorités et ça flirte un peu avec le spoken-word ou le slam. L'aventure que j'ai vécue avec eux m'a un peu inspiré aussi. Il y a aussi Lil B, un rappeur américain qui a fait des albums de spoken-word.



« Lumineux sans naïveté »

L'album semble plus lumineux que Bleu Noir. Le titre Héra, déesse du mariage et de la fécondité, semble retranscrire cette lumière qui jaillit de l'album.

Ouais, c'est fait pour représenter les énergies positives, la féminité, l'espoir, l'amour quoi. Mais il n'y a pas que ça pour Héra. C'est aussi la jalousie, le fait d'être tuée par Zeus, son mari qui est également son frère dans la mythologie. Il y a aussi une part d'obscurité qui se sent dans le disque. Il est lumineux sans naïveté. C'est comme une nuit transpercée d'étoiles.

Avec cette logique de progression « lumineuse », le troisième album sera définitivement plein de lumière ?

Je ne sais pas encore. J'ai besoin de vivre l'aventure qu'est Héra. L'amener sur scène déjà. Pour le troisième album, on verra quand le moment se présentera pour le faire.

Tu as travaillé avec Angelo Foley pour la conception de cet album. Comment la connexion s'est établie entre vous deux ?

Je voulais bosser avec un réalisateur issu d'un autre univers que le rap. Je voulais avoir un son bien à moi, avec des vrais instruments, des vraies mélodies, qu'il y ait un vrai grain, que ce soit beau, bien travaillé. Pour ça, je me suis renseigné. J'ai écouté plein d'albums de rap. J'ai découvert le taff d'Angelo. La rencontre s'est faite via notre éditeur car nous partageons le même. On est allés se boire une bière. On a parlé musique, nous nous sommes tout de suite bien entendus. Et on s'est dit « Bon on essaie de bosser maintenant ». Et direct ça s'est fait.

Il y a une vraie alchimie qui s'est créée entre vous deux. C'est ce que l'album dégage.

J'avais bossé les textes avant en fait. Donc pour la première fois, nous sommes partis des textes pour bosser la musique et non l'inverse. Et en fait ce qui était assez cool, c'est que je savais exactement où je voulais aller musicalement et Angelo arrivait à traduire mes textes en musique en partant de rien ! Il a tout inventé et vraiment ça correspondait à ce que je voulais. On n'a utilisé aucun sample. Tout est joué. Moi je lui montrais juste quelques influences. Je voulais des choses un peu froides, ou qui font penser à la guerre. Et lui il démarrait par enregistrer une guitare ou une batterie et ça partait comme ça.

C'est possible de vous revoir bosser ensemble après Héra ?

Ah ouais ! C'est clair et net ! De mon côté, il n'y a aucune porte de fermée. Même si je n'ai pas du tout encore réfléchi au troisième album. Mais il faudra que l'on fasse autre chose et ne pas refaire Héra.

T'écris toujours un peu ou tu t'es arrêté ces derniers temps ?

J'écris un peu pour moi, pour mes proches aussi. Mais pas du tout dans l'optique de faire un album. J'ai envie d'avoir des choses à raconter, et là j'ai rien de plus à dire.

Ça t'a déjà effleuré l'esprit d'écrire des livres, des nouvelles ?

Ça arrivera mais en temps voulu. Quand j'aurai le temps. Et le temps ça se prend, mais je pense que ça arrivera. L'idée d'essayer de faire n'est pas à exclure en tout cas.

On te voit en freestyle avec plein de monde. Jarod, Vald, Sofiane, Nekfeu, pour ne citer qu'eux. Sur Soleil d'hiver, il y avait Alpha Wann ou Lomepal que tu avais invités. Et sur Héra voire même sur Bleu Noir, il n'y a aucun featuring. Comment ça se fait ?

J'aime bien les feats, mais sur des freestyles et tout. Mais sur un album, un vrai projet, l'écriture est vachement importante. Et puis les morceaux, pour moi ce sont des atmosphères, des ambiances qui se dégagent. Du coup, une autre voix, un autre texte, c'est pas forcément important pour moi. Quand j'écoute un projet, ça me fait chier de voir qu'il y a des featurings.

Et puis pour Héra, je ne voyais personne qui puisse avoir sa place sur l'album. Ma musique est assez personnelle, c'est pour ça. Même quand c'est pas ma vie que je raconte, que je fais du storytelling, je montre mon point de vue par rapport aux histoires dont je fais le récit. Ça ne laisse pas vraiment beaucoup de place aux autres.

« J'aime bien être seul dans mon univers. »

Tu le disais sur Bleu Noir, « l'album pourrait s'appeler Je ».

Oui. Mais même sur Bleu Noir, il ne devait pas y avoir de featuring à la base. Au final, il y en a deux, mais pour des refrains que j'ai écrits moi-même. En fait c'étaient des refrains qui me servaient musicalement et que je ne me sentais pas capable de faire. Là, pour Héra, j'ai fait ce que j'avais envie de faire. J'aime bien être seul dans mon univers.

T'es un adepte du storytelling. Bleu Noir et Héra contiennent pas mal de titres dans lesquels tu en fais. Comment tu trouves l'inspiration pour ce genre de morceau ?

C'est des sujets qui me touchent plus ou moins. Parfois je pars de rien et pour que ce soit vraiment ancré dans la réalité, je fais des recherches sur le net. Et sinon, c'est mon imagination. C'est vraiment de l'instinct, du feeling.

Dans No future, ou Brûle, on te sent très engagé. Pourtant, dans l'émission Quotidien, tu te définissais comme une personne apolitique. Tu penses qu'on peut faire du rap sans prendre position ?

A partir du moment où on se dit « je ne prends pas de position », c'est finalement en prendre une. Être apolitique, c'est politique finalement. En fait, mes morceaux sont engagés, mais pour l'humain. Pas pour de la politique de bas étage. Je n'y connais rien en politique. Si on me demande qui est le meilleur entre untel et untel, je pourrais pas répondre. Je ne connais pas leur programme. Je ne connais plus la gauche, ni la droite. Je n'ai jamais connu la distinction finalement puisque je ne m'y suis jamais vraiment intéressé. Même si dans ma famille on est de gauche.

Mes sons engagés le sont pour l'Humain, ses sentiments, le fait de ne plus y croire, d'être parfois dans l'autodestruction mais d'avoir envie de faire bouger les choses, de brûler au fond de soi et de vouloir en sortir.

Tes morceaux parlent désormais à plein de monde. Par rapport à tes premiers EP comme Mon prisme ou Soleil d'hiver, qui visaient plus un auditorat rap. Aujourd'hui ton champ musical est beaucoup plus ouvert. T'as réussi à élargir ton public tout en gardant tes premiers fans. Tu te sens investi, désormais, d'une mission de faire passer des messages sur la société ?

Non pas du tout. Mais je sais que je me dois de pas raconter de conneries dans mes textes. C'est-à-dire que j'ai pas envie de prôner les bienfaits de la drogue ou des choses comme ça.

Certains médias te casent dans la catégorie des « rappeurs littéraires ». Ça te saoule pas un peu cette image ?

Déjà la question c'est : « qu'est-ce qu'un rappeur littéraire ? » C'est un rappeur qui lit des livres. Moi je n'ai aucun mal à en parler, je partage mes lectures sur Instagram ou Facebook. Ça donne naissance à des clubs de lecture en commentaire, avec des débats. Maintenant, ça me saoule pas dans le sens où à chaque fois qu'on dit ça, c'est à mon avantage. Mais j'imagine qu'il y a plein d'autres mecs qui lisent des livres et qui n'en parlent pas.

C'est une fausse étiquette en fait. C'est comme si on parlait d'un boulanger « littéraire ». Pourquoi ? Parce qu'il affiche des livres dans sa vitrine ? Mais ça veut pas dire pour autant que les autres boulangers ne lisent pas.

J'essaie juste d'avoir des textes de qualité. Au niveau des rimes, notamment, et sur le choix des mots et leur poids. Ce qui n'est pas la qualité première d'autres rappeurs, mais ils en ont d'autres ailleurs par rapport à moi.

Tu le dis, t'aimes partager tes lectures. Tu n'hésites pas à nous faire vivre les coulisses de tes tournées, de la production de tes albums. Pour Bleu Noir, tu avais fait un petit journal de bord sur YouTube. T'avais fait participer ton public au financement du projet. Pour Héra, c'était via Instagram qu'on a vu le déroulement de la production. Ça te tient à cœur d'entretenir un lien intime avec tes fans ?

C'est l'avantage des réseaux sociaux. Si je peux le faire, je le fais avec plaisir. Avec les outils qui sont à notre disposition, autant le faire.

Durant ta séance de dédicaces à Rennes, on t'avait senti un peu gêné. Tu le ressens aussi ?

En fait, je suis super content d'être là ! Mais quand je suis sur scène, sur CD, ou en interview, je suis toujours protégé par ma musique. Là, je suis un peu plus à nu. Il y a donc un peu de timidité et de gêne qui peuvent ressortir. Tout ça me rend un peu timide (rires). C'est toujours délicat d'entendre de vrais compliments les yeux dans les yeux.

C'est quoi la vision que tu te fais du rap français en 2016 ?

Ça va être très vague comme réponse mais pour moi, c'est une musique éclectique. A tous les niveaux ! Avec la trap, l'afro-trap qui est arrivée, il y des mecs qui sont encore dans des prods à base de piano et de violons, qui sonnent très années 1990. Moi je suis un peu différent avec un truc très rock anglais et chanson tout en restant vachement rap. PNL, ils ont leur style.

C'est pareil pour les lyrics. Il y en a qui écrivent super bien et qui mettent ça en avant. D'autres qui vont mettre plus d'énergie.

C'est quoi le projet qui t'a marqué cette année ?

Sur les cinq derniers mois, le projet que j'ai vraiment saigné et flingué, c'est M.I.L.S (Maintenant, ils le savent) de Ninho.



© PANENKA

JEAN-LOUIS COMOLLI – DAECH, LE CINÉMA ET LA MORT : LA MORT EN FACE

Le critique de cinéma Jean-Louis Comolli publie un essai passionnant sur le rapport de nos sociétés avec la représentation de la mort à l'heure de Daech qui a fait de la vidéo virale de meurtre en (quasi) direct son principal instrument pour imposer la peur.

Mathieu Champalaune

La représentation de la mort est chose courante dans nos sociétés, notamment à travers le cinéma, né il y a maintenant plus d'un siècle. Mais cette représentation s'est intensifiée, jusqu'à la quasi hégémonie, depuis quelque années, l'image devenant désormais l'instrument de la propagation de la mort. Voilà ce que pointe le critique de cinéma Jean-Louis Comolli dans son dernier essai : Daech, le cinéma et la mort. Si la mort a été largement filmé par les bourreaux, des nazis à plus récemment Al-Qaïda, on est forcé de reconnaitre que la captation de la mort est devenue la norme pour Daech. Formé en 2006 en Irak sur les bases d'Al-Qaïda, l'organisation Etat Islamique (Daech) s'est imposée en 2014 lors de la proclamation du califat sur des territoires s'étendant sur la Syrie et l'Irak. Bien conscient de l'importance de la communication pour s'imposer, Daech a créé le Al-Hayat Media Center pour véhiculer sa propagande. Al-Hayat diffuse la propagande pro-Daech, vantant la vie dans le califat, mais aussi des vidéos de meurtre conçues par le studio d'Al-Hayat. On en sait peu en Europe sur ce studio et les conditions de tournage de ces vidéos, si ce n'est que le studio Al-Hayat est fondé sur le modèle d'un studio de cinéma hollywoodien, ce qui peut surprendre pour une organisation qui a fait de l'occident son ennemi. Comme le montre Jean-Louis Comolli, Al-Hayat a profité de l'essor des médias de masse et d'internet pour diffuser de manière la plus instantanée et massive possible ses vidéos d'horreurs : « L'un tue et l'autre filme ; aussitôt mis en forme et diffusés, ces clips de la mort sont vus par des millions de spectateurs, sur les écrans de certaines télévisions arabes, ou par l'entremise de YouTube ou d'autres canaux de diffusion internet. » Par internet, l'horreur, le meurtre et le massacre deviennent aussi virale qu'une vidéo de chat mignon et se retrouve à portée de clic de quiconque où qu'il soit dans le monde, et ce à des millions de répliques.

Terrorisme hollywoodien

La référence de Daech et de son studio Al-Hayat est bien le cinéma hollywoodien d'aujourd'hui. Les vidéos de Daech jouent du choc visuel de la monstration du geste qui donne la mort, prenant toute sa concrétude. Jean-Louis Comolli fait ainsi d'Al-Hayat le miroir du Hollywood actuel, tel qu'il est devenu - pour ne pas dire que Daech serait en sorte le miroir du monde occidental dans tout ce qu'il a plus horrible – préférant avant tout l'efficacité, et réduisant la conception de ses blockbusters à une grammaire cinématographique des plus basique et répétitive, ne se limitant qu'à l'action et à son effet. C'est bien les blockbusters hollywoodiens qui sont copiés par Daech pour ses vidéos de propagande, partageant avec Hollywood son gout de la destruction massive, à l'image d'une vidéo, dans un style film catastrophe, publiée par Daech pour célébrer les attentats parisiens du 13 novembre 2015 avec une destruction de Paris qui ne peut faire qu'écho avec certains blockbusters hollywoodiens récents. Même si l'on ne peut pas tout à fait parler de cinéma pour les vidéos de Daech, le lien entre le cinéma d'aujourd'hui et ces vidéos est très fort. Jean-Louis Comolli interroge comment l'image en mouvement en est arrivé là, jusqu'à enfanter cette terrible idée que l'image de l'horreur de la mort devienne la plus banale qui soit. Il propose de se replonger dans une histoire, peut être parfois un peu trop classique par ses références,

de l’évolution du cinéma expliquant cette évolution. On serait donc passé d’un cinéma hollywoodien gratifiant l’imaginaire du spectateur en jouant habilement du hors-champ et en ne cherchant pas forcément à montrer, à un cinéma hollywoodien qui, au contraire, ne repose que sur ce choc de la représentation qui « se contente d’abimer ce spectateur ». Ce qui permet à Daech et à son studio de cinéma d’aller encore un plus loin et de remplacer la fiction de la mort par la représentation directe de la réalité de la mort, dans ce qu’elle a de plus crue.

Le rôle du spectateur

Plus encore que la diffusion massive des images de mort, ce qui est vraiment nouveau avec Daech et Al-Hayat, c’est l’utilisation publicitaire qu’ils font de la représentation de la mort, nous dit Jean-Louis Comolli. Comme pour toute communication, le plus important n’est ainsi pas la mort en elle-même, mais plutôt le spectateur, où qu’il soit dans le monde, et sa place ambiguë. Pour Jean-Louis Comolli, outre la normalisation de l’horreur, ces vidéos entérinent une curieuse association : l’acte de tuer devient lié à celui de filmer, pour ainsi montrer au plus grand nombre le crime, permettant ainsi de renforcer la peur. A partir de ce constat, Daech instrumentalise le spectateur de deux manières différentes. Daech transforme le spectateur en un être qui veut assister, plus ou moins consciemment, au spectacle de la mort tout jouant, si l’on peut parler d’un jeu, de la passivité et de l’impuissance de ce spectateur, qui est condamné à justement ne faire que regarder : « Je pourrais désirer intervenir en arrêtant le massacre, je sais que c’est impossible et que je suis condamné à le constater, et de manière de plus en plus masochiste. Il s’agit donc pour Daech d’établir le spectateur comme non seulement incapable mais indigne d’agir. »

La position d’incapacité physique du spectateur est non seulement fixée de manière irréversible par Daech mais l’organisation islamique suppose même une incapacité intellectuelle, qui ne permettrait pas au spectateur de recourir à sa réflexion, livré uniquement à ses passions les plus primaires, c’est en ça que Al-Hayat peut rejoindre Hollywood malheureusement : « On peut en conclure que pour une part rentable de l’actuel Hollywood, comme pour Daech, le spectateur est d’une seule sorte : il désire le pire, il veut se vautrer dans la violence, il veut des « maitres » forts, qui le violent. » Mais là où Daech va bien évidemment au-delà du cinéma, même hollywoodien, c’est dans l’automatisation du filmage, qui n’a d’égal que celle de la mort, ce qui pourrait cependant renvoyer à un questionnement nécessaire de la circulation des images dans nos propres médias de masses occidentaux. Nous avons tous vu l’effondrement des Twin Towers le 11 septembre 2001, et depuis, avec le développement des smartphones et autres mini-caméras, nous avons été spectateurs de la majeure partie des attentats, de certains meurtres, ou encore dans un genre différent, des catastrophes naturelles. C’est sur ce même modèle que certains des attentats perpétués en France ces derniers années ont été filmés directement par les terroristes eux-mêmes à l’aide de caméra sanglés sur leur poitrine. Comme le remarque Jean-Louis Comolli il n’est alors plus question de choix des cadres et l’image est réduite sa fonction la plus automatique, laissant son spectateur plus que jamais désarmé. C’est ainsi contre ce désarmement du spectateur, dans un monde où l’image de la mort se transforme en mort de l’image, telle qu’elle a pu théorisé au XXe siècle, que Jean-Louis Comolli tente de réfléchir au devenir de l’image en mouvement avec cet essai nécessaire en ces temps troublés.

Jean-Louis Comolli, Daech, le cinéma et la mort, éditions Verdier.

« SUIT UP »

« Oui, l'habit ça flatte toujours ; et ce n'est pas moi qui suis élégant c'est mon costume. »

Marcel Pagnol

Le costume, complet ou bien même costard-cravate pour les intimes, est une des pièces maîtresses de la garde robe masculine. Star des mariages, des entretiens d'embauche, ou encore des bar mitsvah (oui, la liste est longue). Il est aussi l'attribut par excellence du politique et du parfait business man -attaché case en main- déambulant d'un pas vif et décidé dans le quartier de la Défense. Indispensable, souvent mal taillé, parfois un tantinet soporifique; bien porté, il fait cependant tourner la tête de bien des femmes.

Yolaïna Bar



Avoir la classe de Barney Stinson ou de James Bond ce n'est pas donné à tout le monde, mais ça s'apprend ! Alors, voici quelques conseils de professionnels pour porter le costume à la perfection et pourquoi pas oser une petite touche de folie, car contrairement à ce que veulent faire croire les croques-morts rédigeant les «corporate dress code», le port du costume peut-être à la fois, chic, professionnel et original.

Les conseils éclairés et avisés d'Anthony Garçon

Anthony Garçon est une marque de costumes parisienne (huit boutiques) en plein développement qui a tout juste 10 ans. Empreinte d'une forte identité familiale qu'elle revendique haut et fort, elle a en effet été fondée par un père et son fils. «Partage, proximité, convivialité et cohésion», voici l'esprit de l'enseigne précise, Sophie Nicolas, directrice de la communication. Anthony Garçon propose des costumes d'entrée de gamme avec un bon rapport qualité prix (ensemble à 230 euros ou 275 euros) et habille les hommes pour différentes occasions: travail et mariages.

Sophie Nicolas nous livre avec beaucoup de passion quelques conseils sur le port du costume. Lorsque le client entre dans la boutique, il est directement pris en charge. Le premier conseil et pas des moindres: renseigner et orienter l'homme sur sa taille et sur la coupe du costume à adopter. Différentes coupes sont proposées chez Anthony Garçon : la coupe Paris, Tokyo, Napoli, New York ou bien London. Toutes prévues pour épouser au mieux la morphologie de l'homme.

Pour un premier costume, il est indispensable de créer ce qu'on appelle un fond de garde robe. Les essentiels sont: le bleu marine, le gris anthracite et le noir. A noter cependant, que «le costume noir ne se porte jamais en journée, il est réservé au soir, après 19 heures», indique Sophie Nicolas.

Les petites règles de base à connaître ! D'emblée, des codes couleurs sont à respecter notamment en fonction du teint et de la couleur de cheveux de l'homme. Attention également, à ne pas porter plus de trois couleurs (hors accessoires) et à ne pas fermer le dernier bouton de sa veste. Pensez enfin à ouvrir la fente de sa veste et à accorder

la ceinture aux chaussures. Même si elle confie que le port de la ceinture n'est plus obligatoire.

Pour dynamiser et égayer un costume, Sophie Nicolas nous conseille de jouer sur la cravate et le choix de la chemise. Les possibilités sont diverses, les palettes de couleurs et motifs variés. Et pour un peu plus d'originalité, pourquoi pas oser un costume prince de galle. «Ce costume plaît énormément, intemporel, il est un parfait mélange de subtilité, de délicatesse et d'élégance», note Sophie Nicolas.

«Classic with a twist», les conseils experts de Bonne Gueule

Bonne Gueule c'est quoi ? Crée en 2007 par Benoît Wojtenka et Geoffrey Bruyère, Bonne Gueule est aujourd'hui le premier blog de mode masculine français et revendique fièrement son indépendance (pas de publicités, aucune affiliation à un groupe de presse). Depuis 2015, c'est aussi une marque florissante de prêt à porter pour homme (boutique à Paris et à Lyon). Aider les hommes à se sentir bien dans leurs vêtements, les rendre fiers d'eux et de leur image, voici l'objectif de Bonne Gueule.

Benoît Wojtenka lors d'un entretien chaleureux à la boutique Bonne Gueule du haut marais, nous partage avec enthousiasme et professionnalisme ses astuces pour porter le costume à la perfection. D'abord, il y a deux grandes couleurs : «le bleu et le gris, mais pas de noir ! Il ne faut surtout pas aller travailler avec un costume noir», affirme-t-il.

Benoît s'attarde ensuite sur la matière des costumes: «il faut favoriser les ensembles 100% laine, la laine étant un très bon isolant contrairement au polyester qui régule très mal la chaleur. En effet, avec un ensemble en polyester on a vite trop chaud et vite trop froid» explique-t-il. Une veste qui a de l'allure est une veste qui a de la tenue. Pour ce faire il y a plusieurs méthodes de construction :

La méthode dite traditionnelle qui consiste à emprisonner une toile (toile tailleur) entre l'endroit et l'envers du buste de la veste. «C'est une méthode très longue et fastidieuse qui nécessite le travail de personnes très qualifiées, elle est donc très coûteuse. En revanche, c'est la seule qui permet d'atteindre un tombé parfait», précise Benoît.

Le thermocollé, est quant à lui utiliser pour les costumes d'entrée de gamme. «Afin, de réduire drastiquement le temps de confection et le coût de fabrication, l'industrie du textile a développé une technique qui consiste à coller directement la toile au tissu. Certes, le client paie le costume moins cher mais les vestes thermocollées ont une durée de vie limitée (formation de cloques avec le temps) et manquent terriblement de souplesse» certifie Benoît.

Les vestes semi-entoilée sont à privilégier. Elles sont montées avec une toile tailleur qui se limite à la partie supérieure de la veste (entoilage composé en partie de crin de cheval). Bonne Gueule a donc opté pour un entoilage semi-traditionnel, parfait compromis entre qualité et économie.

Comment savoir si une veste est à votre taille ? Benoît nous livre de précieux conseils :

• Les épaules de la veste : «quand on essaye un costume, il faut veiller à ce que la couture des épaules coïncide parfaitement avec la fin de l'épaule. Cela veut dire que la couture doit être exactement à l'endroit où casse l'épaule», poursuit-il. Attention cependant, aux padding (épaulettes de renfort), les épaules ne doivent pas être trop rembourrées.
• Le cintrage de la veste : c'est la façon dont la veste va épouser la courbe naturelle du torse. C'est un point central qui conditionne la tenue. Le cintrage parfait est un cintrage près du corps sans être trop moulant. Pour obtenir ce résultat, il existe de petites astuces! «En effet, lorsque le premier bouton de la veste est fermé, des petits plis en étoile doivent se former autour du bouton. De face, les côtés de la veste doivent faire une jolie courbure sans pour autant créer des plis de cassage. De dos, la veste doit suivre la cambrure du dos sans repiquer au niveau des fesses», rappelle Benoît.

Comment égayer un costume ?

«Un costume parfaitement ajusté et bien porté fait déjà toute la différence, mais on peut bien sûr s'amuser avec les accessoires et oser un twist (détail inattendu dans le costume)», précise Benoît. Il ne faut pas hésiter à s'amuser avec la cravate (vert sapin, grenadine de soie par exemple), les chaussettes, les pochettes qui se déclinent en différents motifs. Attention cependant à ne jamais associer



Costume flanelle Bonne Gueule

une pochette du même motif que la cravate.

«Il est également possible de dépareiller le haut et le bas, par exemple avec un jean c'est très tendance», confie Benoît.

Bonne Gueule propose une gamme de costumes de grande qualité à 620 euros l'ensemble. Les costumes sont montés dans une laine haute gamme de la maison italienne Fratelli Tallia Di Delfino et présentent des propriétés inattendues : un très beau rendu esthétique, une matière déperlante, une laine qui froisse très peu et des propriétés respirantes. Les costumes Bonne Gueule sont également sublimés par une boutonnière milanaise, un détail subtil et élégant.

Benoît nous présente les costumes Bonne Gueule : «le bleu marine uni, idéal pour un premier costume, pour les environnements de travail et les occasions plus formelles. Vient ensuite, le bleu chiné un peu plus original pour ceux qui souhaitent une couleur classique avec un léger twist. Le prince de galle gris est quant à lui, idéal pour ceux qui ont déjà plusieurs costumes et qui veulent expérimenter d'autres motifs. Enfin, le costume en flanelle gris, très apprécié».

«David Beckham porte le costume à la perfection»

Seyimi, 24 ans, cadre dans une grande entreprise de prestation intellectuelle nous éclaire sur sa vision du costume. Il nous avoue porter le costume essentiellement dans un cadre professionnel. «Etant quotidiennement détaché chez le client, je représente l'image de mon entreprise, je me dois par conséquent d'avoir une tenue correcte à tout instant», précise-t-il. Ses premiers pas dans un costume n'ont pas été simples. En effet, il nous confie ne pas avoir été à l'aise de suite avec le port du costume. Mais ça, c'était avant ! Désormais, il y prend goût, se fait plaisir et ça se voit.

Le costume est à ses yeux, l'incarnation même de l'élégance. Il souligne par ailleurs qu'avant, le costume était symbole de réussite, de noblesse, de virilité. Bref, du parfait gentleman ! «Malheureusement, cet esprit a un peu évolué. Aujourd'hui, quand on porte le costume on est perçu comme un énième cadre travaillant à la défense et non plus comme un dandy par excellence», déplore-t-il.

«David Beckham porte le costume à la perfection» affirme Seyimi. Conseils, astuces pour devenir le Beckham français ? Pour débuter, il conseille de choisir des costumes unis (gris anthracite et bleu) avant de s'aventurer à porter un prince de galle, un peu plus original. Il n'y a pas de véritables astuces, «l'essentiel est de se sentir à l'aise, d'avoir un costume parfaitement adapté et taillé à sa morphologie et surtout de ne pas hésiter à faire des retouches avant d'enfiler son costume» convient-il.

Le secret pour sortir du lot: les accessoires (montre, cravate, ceinture, souliers) ! Seyimi a vu juste comme nous l'ont précisé ci-dessus nos experts du costard. «Il ne faut pas hésiter à se lâcher sur la cravate ou les chaussures. C'est avant tout à cela que l'on reconnaît un costume bien porté» conclut-il.

Clés en main, aucune excuse possible ! Comme l'a si bien dit Barney Stinson tout au long des épisodes de How I Met Your Mother : messieurs, «SUIT UP» !



Costume, Anthony Garçon

DESTRUCTION DE LA BIODIVERSITÉ EN AMÉRIQUE LATINE : DÉTOURNER LES YEUX, OU MOURIR

Un rapport de 2015 signalant le continent comme étant le plus dangereux pour les défenseurs de l'environnement d'un côté. De l'autre, l'année 2015 désignée comme la plus meurtrière pour les militants écologistes. En Amérique du Sud, les violences ne cessent de se multiplier envers ceux qui refusent de laisser dépérir leurs terres.

Julie Vrignaud

Le 18 novembre dernier, la COP22 a pris fin dans l'indifférence la plus générale à Marrakech, au Maroc. Une réelle tristesse quand on sait que les chefs d'États présents à cet événement se sont consacrés durant trois longues journées à mettre en œuvre les accords climatiques décidés à Paris lors de la COP21, l'an dernier. Pendant que tout ce beau monde débat et s'accorde finalement pour mettre en place des mesures d'ores et déjà validées douze mois plus tôt, l'environnement lui … n'attend pas. En Amérique du Sud, la forêt amazonienne continue allègrement de perdre des hectares, que ce soit en Bolivie, au Pérou, en Équateur ou au Venezuela.

Au Brésil, on a carrément enclenché le turbo depuis l'an dernier : selon un rapport de l'Institut national pour la recherche spatiale (INPE) publié en novembre de cette année, entre août 2015 et juillet 2016, la déforestation de la partie brésilienne du « poumon de la Terre » s'est accrue de 29%. Et avec elle la disparition de nombres d'espèces animales et végétales qui composent la biodiversité de cet espace en danger. Transformer les sols en terres agricoles est un des objectifs de ce guillotinage massif, mais les surfaces déboisées sont également largement concédées à des compagnies pétrolières, minières ou gazières : ce sont 150 000 km2 qui ont été concédés entre 2008 et 2015. Pour le journal brésilien Estadão qui rapporte les propos du directeur de Greenpeace, Marcio Astrini, « parmi les causes de la déforestation croissante figurent les mesures prises par le gouvernement fédéral entre 2012 et 2015, telles que la renonciation aux amendes pour la déforestation illégale, l'abandon des aires protégées (des unités de conservation et des terres indigènes) et l'annonce, qu'il [Marcio Astrini] appelle «honteuse», que le gouvernement ne prévoit pas d'arrêter complètement la déforestation illégale avant 2030 ».

Un peu plus à droite du continent sud-américain, c'est l'Artesonraju, c'est un pic gelé de 6000m de la Cordillère Blanche péruvienne qui est menacé de fonte brutale au moindre écart de température. Mais le Pérou manque de moyens pour tenter de réduire ses émissions. En continuant sur la même lancée, on peut citer la réserve de Yasuni, en Équateur, elle aussi en danger : en août 2013, le président Rafael Correa a décidé d'enterrer à grand coup de pelle le projet Yasuni ITT. Ce dernier proposait de renoncer à l'exploitation d'hydrocarbure dans le parc naturel classé réserve mondiale de la biosphère en 1989 par l'UNESCO. L'exploitation des gisements a été lancée au début du mois de septembre 2016. Kevin Koening, directeur de programme pour l'Équateur Amazon Watch, commente la décision du président bolivien avec beaucoup d'optimisme : « C'est le pire lieu imaginable pour une extraction pétrolière. Le monde ne peut tout simplement pas se permettre de perdre un endroit comme Yasuni ».

Les défenseurs de l'environnement en péril

Face à ce phénomène d'accaparement des terres, la société civile des différents pays d'Amérique du Sud se mobilise et fait entendre efficacement ses cris de refus, hauts et forts. Enfin, en réalité, pas si haut et pas si fort. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé, mais chaque fois qu'un Péruvien, qu'un Colombien, qu'une Brésilienne ou qu'un Équatorien élève le ton, il finit malencontreusement avec un problème de santé, plus ou moins grave selon les cas. Ou bien il meurt, tout simplement.

L'ONG Global Witness, spécialisée dans la dénonciation des conflits, de la corruption et des violations des droits de l'Homme associés à l'exploitation des ressources naturelles, a publié ce 20 juin un rapport intitulé « On Dangerous Ground » (en terrain dangereux). Son bilan est plutôt clair : en 2015 à l'échelle de la planète, 185 personnes ont été assassinées en rapport avec des enjeux environnementaux, dans 16 pays, soit un mort tous les deux jours.

Le meurtre de Berta Cáceres le 3 mars 2016 représente sans doute le cas le plus récent et retentissant de ces « meurtres verts ». Ce soir là, deux hommes se sont introduits chez la défenseure de l'environnement et l'ont abattue, laissant le Honduras et ses précieuses ressources naturelles orphelins de celle qui militait depuis 22 ans pour les droits des indiens Lencas. En remportant le prix Goldman en 2015, qui récompense les actions en faveur de la défense de l'environnement, Berta Cáceres « a été tuée car sa renommée internationale commençait à la rendre intouchable » confiait, le 8 mars, son

neveu Silvio Carrillo dans les médias américains.

122 de ses assassinés recensés par Global Witness étaient des défenseurs de l'environnement en Amérique du Sud. On s'en doute, « le bilan réel est sans doute plus élevé » souligne l'ONG, d'autant que « pour chaque vie perdue, bien d'autres sont brisées par l'omniprésence de la violence, des menaces et de la discrimination ». Le 29 avril 2016, le Péruvien César Estreda a reçu le prix Martine Anstett pour les Droits Humains. Ce journaliste et membre du Red de Comunicadores Indigenas del Perú a fait les frais de son engagement contre les exactions commises par les multinationales contre les communautés autochtones dans les conflits fonciers au Pérou. Régulièrement victime de persécutions, diffamation, intimidation, harcèlement, menaces, attaques et vols, le défenseur de l'environnement et des droits de l'Homme a subit un acharnement judiciaire et a même failli perdre un œil à l'issue d'une violente agression physique.

César Estreda considère son prix comme « un événement historique pour le Pérou mais aussi pour le continent sud-américain et le monde ». « Cela me renforce et me pousse à continuer même si nous n'avons aucun espoir pour l'avenir » ajoute-il, quelque peu désabusé quant à la bonne marche de son combat contre l'État Péruvien et ses projets miniers.

Les populations indigènes plus vulnérables

Concernant les auteurs de ces assassinats et menaces, Global Witness indique très sobrement que des groupes paramilitaires sont « soupçonnés » d'implication dans 16 cas, l'armée dans 13, la police dans 11, et des services de sécurité privés dans 11 autres. Néanmoins le rapport de l'ONG mentionne également que « peu d'éléments indiquent que les autorités ont pleinement enquêté sur les crimes, ou pris des mesures pour que leurs responsables rendent des comptes ».

Face à cette criminalité quasi-organisée, ce sont les populations indigènes qui apparaissent les plus vulnérables. Elles représentent en effet plus de 40% des 185 assassinats recensés : « Du fait de l'insuffisance de leurs droits fonciers et de leur isolement géographique, elles sont particulièrement exposées à l'accaparement de leurs terres pour l'exploitation des ressources naturelles », pointe l'ONG. Comme la communauté des Guarani du Brésil, victimes de l'exploitation maraîchère intensive. Ces 51 000 membres qui occupaient autrefois un territoire de près de 350 000 km2 de forêts et de plaines s'entassent aujourd'hui dans de petites parcelles encerclées de fermes d'élevages, dont les fermiers n'hésitent pas à faire appel à des sociétés de sécurité privés pour « protéger » leurs exploitation.

Quelle protection pour les défenseurs de l'environnement ?

Les États répondent présents lorsqu'il s'agit de faire pleuvoir les peines de prisons : « propagande mensongère », « atteinte à la sécurité de l'État », « troubles à l'ordre public », la créativité des juges n'a pas de limites lorsqu'il s'agit de jouer à Qui veut trouver une accusation abusive ?. Finalement, selon l'Observatoire de la FIDH (Fédération Internationale des ligues des Droits de l'Homme), 95% des violations commises restent impunies. « Les crimes commis contre des militants font rarement l'objet d'enquêtes dignes de ce nom, ce qui perpétue la violence. Les autorités imputent souvent à leurs faibles institutions la responsabilité de l'injustice, mais elles se gardent bien de reconnaître que l'absence totale de volonté politique de protéger et soutenir ces militants est souvent avant toute chose ce qui les met en danger de mort » assène Erika Guevara-Rosas, directrice du programme Amériques d'Amnesty International.

Pour Teresa Ribera, ex-secrétaire d'État au changement climatique dans le gouvernement espagnol entre 2008 et 2011, dans une interview pour Amnesty International, « les défenseurs de l'environnement méritent une protection internationale » et d'estimer qu'il est temps de développer un code juridique, pays par pays, pour la défense de ces activistes. La professeure de Droit met cependant en garde contre les discours qui prônent qu'un choix doit être fait entre combat en faveur de l'environnement et sauvegarde des droits de l'Homme : « Il faut ne pas tomber dans ce piège. La lutte contre le réchauffement climatique ne doit pas être une excuse pour diminuer la qualité de la démocratie. »

C'est donc avec satisfaction que Teresa Ribera et l'ensemble des défenseurs de l'environnement ont accueilli la décision de la Cour Pénale Internationale (CPI) de La Haye d'élargir son champ d'action aux crimes « impliquant ou entraînant des ravages écologiques, l'exploitation illicite de ressources naturelles ou l'expropriation illicite de terrains », dans un document publié le 15 septembre dernier. Désormais, des dirigeants ou employés d'entreprises ainsi que des membres de conseils d'administration peuvent être poursuivis pour les impacts qu'ils ont commis contre l'environnement, même s'ils n'en sont que complices. Il faudra néanmoins que les crimes aient été perpétrés sur le territoire d'un État membre de la CPI ou par leurs ressortissants, sachant qu'aujourd'hui, le Statut de Rome qui régit la CPI compte 124 États parties.

Pour Gillian Caldwell, directrice de l'ONG Global Witness, «cette décision montre que l'âge de l'impunité arrive à sa fin. Les dirigeants d'entreprises et les politiciens complices de l'expropriation de terres, de la destruction des forêts tropicales ou de la pollution de sources d'eaux pourraient bientôt se trouver assignés en justice à la Haye, aux côtés de criminels de guerre et de dictateurs. » C'est déjà ça.

RENCONTRE AVEC TALISCO :

« CAPITOL VISION EST PRESQUE UN ALBUM SOUVENIR »

Eloïse Bouré

En 2014, Talisco faisait une entrée remarquée dans le monde de la musique avec Run, un premier album évocateur de grands espaces. Nous l'avons retrouvé le 9 novembre à La Cigale, à Paris, où il nous a livré un live électrisant nous donnant un aperçu alléchant de Capitol Vision, son deuxième album.

Ton prochain album sort le 27 décembre prochain. Quel sont les enjeux dans la production d'un deuxième album ? Il y a des attentes, des pressions particulières ?

En vrai y a plein d'enjeux, mais surtout pour le label. C'est des enjeux qui sont financiers, le seul enjeu pour moi, vraiment, c'est la peur de décevoir. L'idée de se dire que tu fais un second album et que les gens ne vont peut-être pas apprécier, c'est vraiment le seul truc qui peut faire flipper je pense.

Ça influe sur ton travail, cette peur de décevoir ?

C'est une peur à la con mais je pense que c'est la peur que tous les artistes peuvent avoir. Ce deuxième album je l'ai fait pour moi, l'objectif c'était réellement de faire quelque chose qui aille plus loin, quelque chose d'encore plus authentique, plus personnel. Et après cette réflexion, une fois que t'as créé tous les morceaux, là tu te dis que si ça se trouve les gens vont pas du tout aimer. Mais tu peux pas faire la musique en fonction de ça. Après tu rentres dans du marketing, au final tu commences à créer une espèce de produit et là tu perds complètement ton intégrité artistique. Donc l'idée c'est d'abord de faire ce qui te semble le plus juste en fonction de ce que tu es et puis après tu croises les doigts pour que les gens aiment ça.

J'ai cru comprendre que tu avais conçu ton premier album, Run, dans une sorte de rush créatif. Du coup quelle était ton approche dans la conception musicale pour ce nouvel album, c'était pareil ?

Alors malheureusement, pour celui-ci, j'ai été obligé aussi de travailler un peu de cette façon-là… Après c'est ma façon de bosser. Je passerai jamais des heures et des heures sur un morceau. C'est pas possible parce que je m'emmerde au bout d'un moment, le morceau je le trouve nul et du coup je passe à autre chose. Quand je crée j'ai besoin de faire quelque chose d'un peu instinctif, mais le mot d'ordre pour cet album-là, c'était vraiment d'essayer de créer un truc qui raconte une histoire personnelle, et pas être dans le fantasme à 100%. Je suis toujours dans le fantasme, mais pas à 100%. Je voulais vraiment coller aussi à une certaine réalité.

On voit dans cet album qu'il y a des sonorités assez différentes du premier, qui t'emmènent ailleurs et qui sont peut-être justement un peu plus ancrées. Qu'est-ce qu'il raconte, cet album, pour toi ?

Cet album parle des trois dernières années qui se sont écoulées. On a tourné avec le groupe, il s'est passé plein de choses dans ma vie perso, beaucoup de choses ont changé, y a eu des moments hyper forts, tellement que tu as presque du mal à les digérer en fait. Déjà, chaque concert que tu vis, c'est un moment fort. On a fait plus de 200 concerts et ce qu'il en reste c'est quelques moments, et c'est presque dommage parce que t'as envie de te souvenir de tout… J'avais envie d'écrire et de raconter ça, c'est pour ça que le titre c'est Capitol Vision. Capitol c'est cette espèce d'énorme monument sur lequel- c'est une métaphore, mais sur lequel j'avais envie de me percher pour contempler ce qui s'était passé et observer les moments qui sont comme des gratte-ciels, tu vois ce que je veux dire ? Ceux qui sortent du lot. C'est vraiment un album qui parle de ça, et ça en fait presque un album souvenir au final.

C'est toi qui écris toutes tes chansons, tu as un processus particulier par rapport à l'écriture ? Qu'est-ce qui t'inspire pour construire tes textes ?

En vrai je me pose et j'écris, je raconte ce qui se passe dans ma tête, je traduis des émotions que j'ai vécues ou des choses auxquelles je pense sur le moment. En fait, je crois que je décide à un moment donné de me poser et puis de regarder les choses avec un œil artistique en fait, et à ce moment-là je traduis. J'attends pas d'être défoncé ou d'avoir l'inspiration ultime pour écrire. En fait j'y crois pas, à ça, quand



j'entends parler de certains artistes qui sont comme ça je comprends pas, pour moi c'est surtout du travail.

Du coup tes morceaux se construisent assez vite avec cette façon d'approcher l'écriture ?

Ouais complètement. En vérité je bosse énormément : cet album, il est composé de 12 morceaux mais j'en ai fait 50, y en a beaucoup beaucoup. Il y en a que je jette, certains qui m'intéressent pas, certains qui ne traduisent pas ce que je voulais traduire, c'est vraiment une construction qui se fait avec le travail et avec le temps. Et avec de la persévérance surtout. Je sais pas, quand tu fais une sculpture ou quand tu fais un dessin, t'as une idée en tête, et quand t'as passé cinq heures dessus, tu le regardes et tu te dis « ah mais en fait c'est naze ». Il faut être capable de se dire ça, il faut être hyper exigeant. Moi je le suis, y a pas de doute ; c'est-à-dire que si c'est pas une évidence pour moi, poubelle.

Cet album-là est, comme le précédent, totalement en anglais. J'ai lu quelque part que tu bossais aussi parfois en français et en espagnol, tu penses qu'un jour tu pourrais intégrer ça dans un album ?

Peut-être mais c'est pas trop mon délire, en fait ; j'aime la musique au sens large. J'ai l'impression que quand t'écris en français, c'est un texte et une musique. Quand j'étais gamin, mes parents écoutaient des trucs anglo-saxons, du coup je comprenais jamais les paroles, donc j'ai jamais focalisé sur les textes. Et en vérité j'écoutais un ensemble, et je focalisais sur les voix, sur les mélodies de voix. Quand (et je pense que c'est pareil pour nous tous) t'écoutes une chanson dans ta langue maternelle, tu vas écouter les paroles, et derrière, la musique va accompagner ces paroles. Quand t'écoutes un truc en anglais tu vas écouter un ensemble. Et forcément je suis habitué à ça et j'aime la musicalité qu'il y a à travers cette langue. Mais je boude pas le français hein, pas du tout.

Tes deux albums déploient un imaginaire très visuel et tu es justement très impliqué dans le visuel autour du projet. Je sais que tu as pas mal collaboré avec des réalisateurs américains et récemment avec Cloé Bailly. Comment se passent ces collaborations ?

Alors Cloé, je lui ai laissé le projet. En fait, plus simple que ça, je voulais pas intervenir sur ce clip-là, j'avais envie d'être détaché ; j'avais envie de voir ce qui pouvait se passer, j'avais envie de collaborer.

Et c'est vrai que ça contraste assez avec ce qu'on a pu voir précédemment autour du projet.

Ouais, complètement. En fait j'avais fait appel à plusieurs réalisateurs, et Cloé a écrit un clip qui est juste pour la chanson. Moi j'ai tendance à être un peu dictateur en fait, j'aime bien que les choses soient comme ça et du coup j'empêche souvent les collaborations de se faire. C'est compliqué en vrai, tu veux travailler avec quelqu'un mais si tu lui dis trop ce qu'il faut faire, au final, ça reste toi. Du coup j'ai voulu un peu sortir de ça, vraiment créer une vraie collaboration et donc lui laisser la main là-dessus.

Je voulais te parler aussi un peu de ton rapport avec les États-Unis, un pays qui continue à nourrir ton

imaginaire. Comment s'est passée ta tournée là-bas ?

C'était génial. C'était l'éclate. On est partis avec un gros van, on était plusieurs dedans, on a fait tous les États-Unis pendant un mois et demi… je pensais que ça allait être galère, fatiguant… mais pas du tout, ça a été un bol d'air énorme. Et je suis hyper chanceux pour ça. Là j'ai pris un milliard de trucs, ne serait-ce qu'à travers les gens, leur mode de vie, les personnes parfois hyper étranges, il y a des villes qui sont dingues… Après il faut y aller sans a priori, aux États-Unis. Et puis c'est très vaste, t'as l'impression que t'es plus rien, par moments. C'est pas comme en Europe où tu fais quelques kilomètres et t'es dans un village, là parfois tu peux rouler des heures et il se passe rien. C'est dingue. Tu peux pas faire le tour des États-Unis et finir par tout connaître, donc c'est une histoire de source d'inspiration qui est sans fin.

Et par rapport à l'actualité d'aujourd'hui [nous avons rencontré Talisco le 9 novembre, le soir des résultats des élections américaines ndlr]…

Trump ? Ouais ça fait flipper, Trump. Voilà, mais je pense que je suis comme tout le monde. On sort d'un président qui incarne –qui incarne, attention, là je parle d'image- quelque chose de nouveau, c'est un Black américain, y a quelque chose de pacifiste, y a un discours qui est hyper encourageant, et là tu te retrouves avec un président qui incarne une espèce d'Amérique un peu rétrograde, tout est remis en question… Donc oui c'est inquiétant, après on verra comment ça va se passer. Je suis pas en train de me dire que c'est la fin du monde, pas du tout.

Dans un climat politique un peu tendu comme en ce moment, tu penses que c'est important de se raccrocher à des valeurs artistiques, à travers la musique notamment ?

Pour moi, la musique c'est une soupape, en général. J'écoute tout le temps de la musique. Je prends souvent le métro et impossible pour moi de pas avoir la musique donc oui, pour moi la musique c'est une soupape au quotidien, quel que soit le contexte.

Est-ce que tu as des références, musicales ou autres, qui t'accompagnent ?

Ouais, autres que la musique bien sûr, j'ai plein de choses. Par exemple, récemment j'ai fait un voyage en Écosse, à Édimbourg. J'adore cette ville, j'adore tout ce qui est légendes, tout ce qui est conte, dès que ça touche au fantastique. Et là je pense à Tim Burton, c'est pas la référence ultime mais par exemple j'adore son univers, j'adore ses films.

Justement, dans Capitol Visions il y a quelque chose d'à la fois très ancré comme tu le disais dans la réalité de tes souvenirs, et en même temps quelque chose d'assez fantastique, d'irréel presque.

Ouais y a vraiment ce truc-là. En tout cas c'est écrit autour de l'histoire vraie, mais moi de mon côté, je peux pas m'empêcher de magnifier tout ça, de donner un côté fantastique.

Il y a des chansons dont tu es particulièrement fier sur tes deux albums ?

Fier je sais pas, je suis content de ce que j'ai fait… Posé différemment, est-ce qu'il y a des chansons dont je me lasse pas ? Y en a certaines, au bout d'un moment je me dis oui, bon, c'est chiant, quoi. Mais y en a certaines que je redécouvre à chaque fois. Par exemple sur le premier album, Sorrow : celle-ci je ne m'en lasse pas, au bout de trois ans je l'aime toujours autant. Et sur le deuxième album y a un morceau que j'aime particulièrement, c'est Down the River. Celui-ci je le trouve hyper cool parce que Capitol Vision c'est un album pop, et Down the River c'est pas un morceau pop du tout. Il y a zéro chorus, il est hors format et j'aime beaucoup cette idée-là. Donc ouais, je dirais ce morceau sur le deuxième album. Mais en fait, le deuxième album j'en suis hyper content, il est vraiment comme j'avais envie qu'il soit, et ça c'est vraiment cool de pouvoir dire ça.

Maintenant que tu as pas mal tourné avec Run, est-ce que ta conception du live a évolué depuis tes débuts ?

Ah ouais, énormément. Parce qu'en fait, le live, au tout début j'étais hyper stressé, j'avais presque pas envie de jouer même, j'étais un peu tétanisé pour plein de concerts. Et après au final tu commences à découvrir certaines choses, puis tu commences à prendre du plaisir et y a certains lives qui nous ont mis des claques monstrueuses. Avec cet album le live est plein de cascades. Il est beaucoup plus compliqué à exécuter, du coup à chaque fois qu'on joue on est comme sur un fil avec le risque de se casser la gueule… Mais c'est excitant. Pour le coup on est complètement dans le live. A fond. Ce live il ment pas, c'est vraiment nous, on l'a construit à trois avec Thomas et Gautier [les musiciens qui accompagnent Talisco ndlr]. On s'est bien faits chier, mais c'est cool, on est assez fiers.

Tu envisages d'élargir le projet par la suite, de collaborer avec plus de gens ?

Ouais toujours, tout le temps. En fait je fais plein de trucs différents. C'est un petit peu tôt pour en parler mais j'ai toujours des projets, tout le temps.

Tu ne t'arrêtes jamais ?

Si, je vais sans doute prendre une pause, mais une pause, c'est un mois ou deux. Et après je m'y remets parce que j'aime ça, parce que ça me fait kiffer, de créer des musiques et de faire des nouveaux trucs.

NOUS

Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication,
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein
Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Michaëly
Directrice artistique
Christelle Perrin
Directrice de la communication
Sofia Touhami
Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche
Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel
Chargée de communication interne
Mélanie Nguyen
Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Yannis Moulay, écrans
Myriam Bernet, art
Marie Puzenat, style
Secrétariat de rédaction
Amélie Lequeux
Anaïs Alle
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alice Mugnier
Alix L'hospital | Amélie Lequeux | Anaëlle Féret | Anaïs Alle | Anthony Blanc | Antoine Demière
Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Camille Poirier
Cassandre Tarvic | Céline Quintin | Cécile Truy | Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau
Chloé Fougerais | Clélia Dehon | Clémence Thiard | Clément Delalande | Cléo Schwindenhammer
Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian le Sénéchal | Eléna Koch | Eléonore Saumier
Eloïse Bouré | Eloïse Prével | Emma Henning | Emma Schler | Enora Héreus | Florent Norcereau
Florian Salabert | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André | Hortense Raynal
Jason Stum | Johanne Lautridou | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Krawiec
Justine Madiot | Laura Dulieu | Lauranne Wintersheim | Laurie Bonneau | Lisa Boquen | Lisa Tigri
Lisette Lourdin | Lisha Pu | Lola Fontanié | Louise des Places | Ludovic Hadjeras | Maëlle Nédélec
Manon Vercouter | Marine Roux | Marine Serre | Marion Bothorel | Marion Collot | Marion Danzé
Marion Zitoli | Marius Gaches | Mathieu Champalaune | Nicolas Renaud | Nicolas Fayeulle
Noa Coupey | Noémie Villard | Pauline Lorcy | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi
Thomas Dufraine | Thomas Philippe | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar
Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer


FESTIVAL DU
COURT MÉTRAGE
CLERMONT-FERRAND
3>11 FÉVRIER 2017
Visuel : Riccardo Guasco